Charles Vayre

LES DEUX FIANCÉES

1 FR 50

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS (XIVe)

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an :	20 fr.
Étranger *(Tarif réduit)*	—	28 »
Étranger *(Autres pays)*	—	35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

Chaque numéro de Patron Journal *est remboursé*

CONCOURS - PRIMES

permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Editions, Publications et Industries Annexes

94, rue d'Alésia, PARIS (XIVe)

C 90835

LES
DEUX FIANCÉES

C 90835

CHARLES VAYRE

LES DEUX FIANCÉES

CLERMONT-FERRAND BCIU

ROMAN D'AMOUR

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS,
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANCe LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94. — PARIS (XIVe)

LES DEUX FIANCÉES

Par cette estivale matinée de juin, le soleil tapait fort sur les immenses vitres de l'agence de la Grande Maison Sitron.

Il incendiait le grand hall de ses rayons, donnait au vernis des carrosseries un éclat éblouissant, faisait étinceler les aciers et les cuivres des voitures, mettait une flamme aux vêtements des visiteurs et des visiteuses discutant avec les vendeurs.

Ayant jeté un coup d'œil satisfait autour de lui, le directeur de l'agence se dirigea vers la grande porte d'entrée.

Jean Leroy venait d'apercevoir une gracieuse silhouette qui, de l'extérieur, paraissait contempler avec émerveillement la nouvelle voiture lancée par la maison Sitron.

Il s'immobilisa sur le seuil, cligna des yeux sous le jour aveuglant des Champs-Élysées et discrètement s'approcha de la curieuse absorbée par l'examen de la puissante voiture.

— Madame, dit Jean Leroy d'une voix insinuante si vous désirez quelques explications.

Il s'arrêta stupéfait, émerveillé.

La curieuse, au mot de madame, s'était lentement retournée, et la bouche entr'ouverte en un sourire moqueur, elle dévisageait le monsieur qui s'était permis de l'interpeller.

Elle était tout simplement charmante, éblouissante de jeunesse et de fraîcheur avec un je ne sais quoi d'ingénu et de candide par quoi se révélait que cette jeune personne, en ses vingt printemps, et en dépit de son corps parfait et de son élégance ultra-féminine, était encore une jeune fille.

Ceci Jean Leroy, admiratif, le comprit tout de suite et, rougissant légèrement, il corrigea :

— Mademoiselle, si vous voulez vous donner la peine d'entrer... Peut-être trouverez-vous des voitures qui vous plairont davantage.

— Toutes les voitures me plaisent, monsieur, riposta gaiement la jeune fille... Mais voilà... je ne sais pas conduire.

— Oh! mademoiselle, dit vivement Jean Leroy, rien de plus facile... Vous avez l'air d'avoir beaucoup de sang-froid, un peu d'audace...

— Dites beaucoup d'audace et peu de sang-froid — je le crains.

« Vous êtes le directeur de cette agence, un fils Sitron peut-être...

Jean Leroy se mit à rire.

— Pas Sitron le moins du monde, mademoiselle... Modeste employé de la maison Sitron... Un directeur

d'agence, même sise aux Champs-Élysées, ne peut être qu'un employé modeste de cette grande marque.

— Je regrette que vous ne soyez pas un des Sitron, répondit la jeune fille gaîment... Je le regrette pour vous.

— Et moi donc, mademoiselle... je le regrette bien davantage.

Il y eut un léger silence.

Le jeune directeur reprit :

— Si une voiture vous plaisait, mademoiselle... nous pourrions l'essayer ensemble, et je vous donnerais les premières leçons dans l'art de conduire une auto... Vous verrez que cela n'est pas difficile... Je suis certain que vous obtiendrez très facilement votre permis de conduire.

La jeune fille regarda son interlocuteur, qui, sous ce clair regard, si pur, se troubla.

— Monsieur, dit-elle gravement, je vous remercie de votre aimable proposition.

« Mais, même si je savais conduire, je doute fort que ma sœur consente à m'acheter une auto. C'est elle qui tient les cordons de la bourse, car je ne suis pas encore majeure, et elle jetterait les hauts cris à la pensée que j'ai la prétention de conduire une de ces voitures qui pour elle conduisent droit à la mort les imprudents qui s'aventurent dessus.

Elle eut un petit rire.

— Ma sœur, qui a vingt ans de plus que moi, me considère comme sa fille et prend grand soin de ma précieuse existence.

Elle soupira :

— J'attendrai donc ma majorité — ce qui ne peut tarder — ou mon mariage.

— Votre... votre... balbutia Jean Leroy... Ah ! tous mes compliments, mademoiselle.

Étonnée, la jeune fille regarda l'élégant directeur dont le beau visage venait de trahir une vive contrariété.

— Mais, monsieur, mon mariage n'est pas en question, c'est une supposition. Je dis que je serai obligée d'attendre pour avoir une auto ou ma majorité, ou le consentement d'un mari, puisque ma sœur ne veut pas entendre raison.

« Espérons que je n'attendrai pas trop longtemps.

Elle salua d'un léger signe de tête Leroy tout à fait déconcerté et, lui tournant le dos, s'éloigna dans la direction du Berry.

Le directeur pensif la suivit du regard et, soupirant à son tour, il rentra dans l'agence.

L'acheteuse future, un peu pensive, elle aussi, alla s'installer au Berry et commanda un citron pressé.

Ce mot de citron la fit sourire malgré elle.

Elle évoqua la silhouette du jeune directeur.

— Sympathique, murmura-t-elle... Distingué... et ce qui ne gâte rien : beau garçon.

L'esprit distrait, le chalumeau serré entre ses jolies dents, elle aspira la boisson glacée, les yeux mi-clos, rêvant.

A quoi rêvent les jeunes filles...

Vingt minutes après, gagnant le rond-point des Champs-Élysées, elle prenait l'autobus qui devait la déposer à la place Clichy, d'où d'un pas léger elle se rendit chez elle rue Pierre-Haret...

***

La jeune personne qui avait produit une vive impression sur le directeur de l'agence Sitron n'était pas, comme on pourrait le supposer, à la voir tout de suite engager une conversation presque amicale avec un inconnu, une personne de mœurs faciles, une de ces jeunes filles qui se jettent à la tête du premier venu dont le physique est séduisant.

Mlle Suzanne Manse, dite Suzette, était au contraire, sous ses apparences fantasques et en dépit de ses allures primesautières, une jeune personne fort sérieuse.

Certes elle n'avait pas atteint son vingtième printemps sans essuyer le feu roulant des compliments plus ou moins sincères que lui valait sa beauté.

Nous n'affirmerions pas qu'elle n'eût pas ébauché de-ci, de-là, un semblant de flirt — vite fini d'ailleurs, car Suzanne avait ses idées personnelles sur l'amour qui d'après elle n'est que le prélude obligatoire du mariage, et elle ne s'était jamais permis d'accorder même un baiser à ces soupirants d'un jour qu'elle jugeait vite et bien.

Non, Suzanne ne voulait aimer que l'homme qui serait son mari.

Elle l'avait déclaré tout net à ses amies qui lui

reprochaient son intransigeance et parfois sa brusquerie envers les jeunes audacieux qui se risquaient à lui faire la cour.

Mais peu importait à Suzanne l'opinion de ses camarades.

Cependant la vérité nous oblige à dire que, si Suzanne était de conduite irréprochable et la plus honnête des jeunes filles, elle était de caractère fantasque, capricieuse, volontaire et ne tenait compte des sages avis qu'on lui donnait que dans la mesure où cela ne la contrariait pas.

Elle n'avait jamais connu sa maman qui était morte en lui donnant le jour et avait été élevée par sa sœur aînée Germaine, alors âgée de dix-huit ans et qui, au chevet de leur mère mourante, avait fait serment de veiller sur sa sœur et de ne pas se marier tant que Suzanne n'aurait pas atteint sa majorité ou ne serait pas pourvue d'un mari, qui à son tour vieillerait sur elle.

Germaine avait pris au sérieux son rôle, — trop au sérieux peut-être, — car elle s'était consacrée exclusivement à sa sœur, se comportant comme une véritable maman, — mais, hélas! comme une maman gâteau qui ne sait rien refuser et s'incline devant tous les caprices.

Heureusement que Suzanne avait un très bon cœur et adorait sa sœur, car l'extrême faiblesse de cette dernière aurait pu être cause de bien des désastres.

Soignée, dorlotée à l'excès, Suzanne avait fait ses études parce qu'elle l'avait voulu et parce qu'elle-

même avait exigé d'aller au lycée pour être en contact avec d'autres petites filles de son âge qui seraient pour elle des camarades de jeux plus amusante que sa maman sœur.

En soupirant Germaine avait accédé à son désir, un peu jalouse des futures petites amies de Suzanne qui allaient, croyait-elle, lui prendre un peu du cœur de sa chérie.

Elle eut la joie de constater qu'il n'en fut rien.

Suzanne aimait bien ses camarades, avec qui d'ailleurs elle se battait plus souvent qu'il n'aurait fallu, mais se passait fort bien d'elles et n'y pensait plus, sitôt le lycée quitté.

Elle fut une excellente élève dont ses maîtresses apprécièrent la vive intelligence, tout en blâmant sa conduite dissipée, qui plusieurs fois faillit causer son renvoi.

Ses études terminées, Suzanne, — bachelière à dix-sept ans, — décida qu'elle en savait assez et qu'elle ne voulait pas pousser plus loin ses études, que si elle avait autre chose à apprendre la vie le lui apprendrait.

Bien entendu, Germaine approuva cette décision, tout heureuse à la pensée que sa jeune sœur serait désormais tout à elle.

En quoi elle fut vite détrompée par la petite déclaration de principes que lui fit sa sœur un beau matin.

— Ma petite Mémène chérie, toi que j'aime et vénère comme l'incarnation de la Bonté, il faut que je te dise quel sera désormais le programme des réjouissances.

« Je suis bachelière et je cours rapidement vers ma majorité, sinon vers le mariage, qui est le but final de toute existence de jeune fille.

« Il convient, pour ma satisfaction d'abord, et pour celle du monsieur qui aura la chance de faire battre mon cœur, que je sois une personne accomplie.

« Or, à notre époque, on n'est une jeune fille à la page que si on cultive les sports, tous les sports, depuis le tennis, le football, l'équitation, l'escrime, la natation, etc., jusqu'à la gymnastique suédoise et le saut à la perche...

« Il faut de plus savoir l'art de faire un cocktail, posséder à fond le bridge, la belotte et tous ces jeux dits de hasard et qui ne demandent que de l'estomac...

« Donc j'ai décidé de rester en contact avec quelques-unes de mes amies du lycée qui s'adonnent à toutes sortes de sports, fréquentent les tea-rooms, les courses et un tas d'endroits où on s'amuse relativement.

« Parce que tu sais, Mémène, être bachelière, c'est bien joli, mais ça n'est pas ça qui donne du montant à une jeune fille et la fait briller dans un salon.

« Ne me regarde pas avec des yeux égarés comme si j'avais des cheveux bleus et un nez en saphir... Faut évoluer... Je ne suis pas de la même génération que toi, et les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'elles étaient il y a vingt ans... Tu comprends, hein, Mémène, ce que je veux dire... On marche avec le siècle, nous autres... Alors c'est entendu, après-demain je passerai l'après-midi avec Diane Landy et

prendrai ma première leçon de football... Oui, ce jeu plutôt masculin me tente... Ne parlons pas du tennis, j'y suis experte... Jeudi je vais au cours d'escrime de la professeur Eon... Ah! il me faudra un costume spécial, culotte de soie noire, plastron, etc... J'irai acheter tout ça aujourd'hui... Vendredi je vais au manège Saint-Paul...

Germaine, horrifiée, l'interrompit par un cri aigu.

— Arrête... Arrête... Tu es folle, Suzette... Pourquoi tout cela?

« Pourquoi te lancer dans ces folies? N'es-tu donc pas heureuse avec moi? Est-ce que je ne te conduis pas au théâtre, au cinéma, partout où tu veux aller?

— Oui, à la Comédie-Française et à l'Opéra-Comique... Ah! tu en as des divertissements 1830... Je te pardonne parce que c'est de ton temps... Et je serai toujours ravie de t'accompagner dans ces endroits classiques... Mais, Mémène, j'ai besoin de vivre avec des amies de mon âge, de m'évader du logis familial... J'ai passé l'âge de rester blottie sous ton aile... Il faut que je piaffe, que je m'ébroue, que je gambade... Oh! rassure-toi, ce n'est pas avec l'intention de mal faire... Mais j'ai besoin de me sentir libre, sans surveillance... sans ça je ruerai dans les brancards... A moi le soleil et l'espace... Vive la liberté! Je t'aime cent fois plus, ma grande sœurette chérie, depuis que tu m'approuves... Tu es la plus exquise des sœurs, unie à la plus tendre des mamans...

Avant que l'infortunée Germaine ait pu protester,

elle était enlacée par deux bras nerveux, et sur ses joues pleuvaient des baisers nombreux et sonores, couvrant ses timides gémissements.

Le sort en était jeté.

Suzanne serait désormais libre comme l'air.

Est-ce que Germaine aurait pu résister aux désirs de cette jeune furie ?

La jeune émancipée du reste se montra plus affectueuse que jamais, et Germaine n'entendit jamais la moindre médisance sur le compte de l'enfant terrible dont les sorties quotidiennes néanmoins la remplissaient d'effroi.

***

Au premier étage du vaste immeuble qui fait le coin de la rue Pierre-Haret et du boulevard de Clichy, dans un grand salon meublé avec un goût délicieux, causaient deux personnes qui attendaient le retour de Mlle Suzanne Manse, dite Suzette.

C'étaient Mlle Germaine Manse, sa sœur, et Georges Latour, un fort galant homme portant allègrement la cinquantaine.

Georges Latour, blessé de guerre, était resté affligé d'une légère claudication, mais portait beau en dépit de la neige qui argentait légèrement ses cheveux... Cela lui allait bien d'ailleurs et rajeunissait son visage au masque césarien.

Germaine Manse avait trente-huit ans et ne paraissait pas son âge.

Son visage régulier était celui d'une madone.

Il était calme et pur, semblant ignorer les orages

de la vie, le tourment des passions, les incertitudes de l'existence.

Elle était vraiment belle, mais d'une beauté calme, reposante sans pour cela manquer de charme.

Or ce matin-là son beau visage était plus animé que d'habitude, et sa voix de contralto toujours égale avait des intonations inaccoutumées.

— Non, Georges, disait-elle, n'insistez pas... Je vous ai dit je ne sais combien de fois que j'avais un devoir à remplir.

— Et je vous ai répondu chaque fois, ma chère Germaine, que vous rempliriez bien mieux votre devoir en m'épousant.

— Mais pourquoi nous marier, mon ami? Ne sommes-nous pas bien ainsi? Cette maison est la vôtre... Vous venez quand il vous plaît... Vous me voyez aussi souvent que vous le désirez... Que vous faut-il de plus?

Georges Latour leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin que Mlle Germaine Manse était d'une obstination bien faite pour damner un saint.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Georges, j'avais dix-huit ans quand ma pauvre maman est morte en donnant le jour à Suzanne. J'ai promis à maman de ne pas me marier, de consacrer ma vie à Suzanne et d'être pour elle une seconde mère.

— Je sais... je sais... Mais sapristi, chère amie, quel obstacle y a-t-il à ce que vous continuiez à être une seconde mère pour Suzette tout en devenant ma femme...

Germaine rougit légèrement.

— Ce n'est pas la même chose... Suzanne sera volée d'une partie de mon affection... celle que la femme doit à son mari.

— Oh! Germaine... Germaine... comment pouvez-vous dire pareille énormité!

« Est-ce que l'affection que vous avez pour moi est semblable à l'affection d'une sœur pour une sœur.

— Je suis plus que sa sœur... Je suis sa maman... Je lui appartiens toute.

« Et elle le sait bien, la chérie... et elle m'aime.

— Et croyez-vous qu'elle vous aimera moins lorsqu'elle se mariera.

« Ne pourra-t-elle aimer son mari, ses enfants et vous tout autant.

— Se marier, murmura Germaine attristée... Oui, c'est vrai... Il faudra en venir là.

— Mais je l'espère bien... Et le plus tôt sera le mieux.

— Oh! Georges, ne parlez pas ainsi... la pensée de voir Suzette me quitter... aller vivre avec son mari...

— C'est la loi naturelle, mon amie, et ni vous ni moi n'y pouvons rien changer... Pour moi je souhaite égoïstement le mariage de Suzette parce que... parce que je pense... je suppose que sa maman... qui depuis quinze ans m'accorde son amitié me permettra enfin...

— Taisez-vous, Georges... je vous en prie!

Elle se leva vivement.

— Mais que fait donc Suzette? Il va être midi... Et

elle n'est pas encore là... Elle sait pourtant que vous déjeunez avec nous ce matin.

« Ah! je l'entends... Enfin!

C'était en effet Suzette.

Comme un jeune cabri en folie, elle se rua à travers le salon, s'élança vers sa sœur, la prit dans ses bras et couvrit son visage de baisers fous.

A grand'peine Germaine s'arracha en riant à cette avalanche de caresses.

— Suzette... voyons... Suzette...

— Eh bien et moi? réclama Georges... je n'ai droit à rien?

Pour toute réponse, Suzette lui sauta au cou, planta deux baisers sonores, un sur chaque joue du quémandeur.

— Voilà, grand ami... Ne grognez plus.

— D'où viens-tu? interrogea Germaine.

— Du café.

— Hein?

— Oui j'ai été au Berry prendre un glass... une citronnade quoi... après avoir z-yeuté les « Tchemps-Elaisis », je veux dire les Champs-Élysées... Parce que, faut te dire, Mémène, je me suis mis la ceinture chez Berthe Grandet avec qui je devais aller footballer... Sortie Berthe... partie à Tours pour recueillir le dernier soupir d'une tante qui a le sac.

Georges se mit à rire cependant que Germaine s'indignait.

— Oh! Suzette, quelle façon de s'exprimer! Où as-tu pris ce vilain genre? Je ne suis pas contente... Que veux-tu que pense de toi notre ami...

— Du bien, pardine! puisque je suis ta sœur... Pas vrai, grand ami...

— Euh! euh! tu t'avances beaucoup, Suzette.

— Oh! naturellement, vous n'osez pas contrarier Mémène... Ce que c'est lâche un homme.

— Assez, Suzette, dit sévèrement Germaine... Tu vas aller tout de suite chez « tante » et tu redescendras pour déjeuner... Nous t'attendons.

— Oh! fit Suzette mimant un affreux désespoir, faut que je monte embrasser tante Adélaïde?

— Tu ne lui as pas rendu visite hier... Elle a été très froissée, et avec raison, de ce manque d'égards... Tu oublies trop que notre vieille tante de l'Huy a quatre-vingt-six ans et que nous lui devons le respect... Ceci dans le cas où il te plairait d'oublier toutes ses bontés pour nous.

— C'est bien, j'y vais, murmura Suzette boudeuse... Mais tout de même tante abuse... Elle pourrait bien descendre de sa tour d'ivoire une fois par jour.

— Et venir te présenter ses compliments? riposta Germaine ironique.

« Ne dis pas de sottises... Dépêche-toi.

Traînant la jambe, grommelant, Suzette sortit du salon.

— On ne peut pas dire que Suzette manifeste une grande joie d'aller embrasser sa tante, ma chère amie.

Germaine haussa les épaules.

— Caprice d'enfant gâtée! Ma tante est une personne aux idées un peu surannées, j'en conviens, et qui se laisse aller volontiers à critiquer les personnes

du temps présent... Les jeunes filles comme Suzette, avec leur franc-parler, leurs manières un peu garçonnières, la troublent et la choquent.

— Oui, votre tante en est encore à la petite oie blanche qui baisse toujours les yeux, rougit lorsqu'on lui parle et n'ose élever la voix que si on l'interroge... Bien changé tout celà... La comtesse de l'Huy n'a aucune idée de la jeune fille moderne.

— Je ne me permettrai pas de lui ouvrir les yeux et d'essayer de modifier sa façon de voir... Elle a le droit d'avoir des idées personnelles et nous devons les admettre, même si elles vont à l'encontre de nos opinions, et j'oublie volontiers ses petites manies pour ne me rappeler qu'une chose : sa bonté pour Suzette et moi.

« Vous savez que, lorsque ma pauvre maman mourut en me faisant jurer de me dévouer tout à Suzette, il ne me restait plus grand'chose de la fortune que ma mère avait apportée à mon père, le meilleur des hommes, mais qui, insouciant comme tous les inventeurs, était mort, la laissant à peu près sans ressources.

« Ma tante de l'Huy prit en pitié ma triste situation et nous recueillit Suzette, et moi, dans cette maison qui lui appartient, nous faisant don de cet appartement, subvenant généreusement à toutes nos dépenses.

« Elle avait abdiqué toutes ses rancœurs contre sa sœur qu'elle n'avait plus voulu revoir depuis son mariage avec mon père, — mariage qu'elle considérait comme une horrible mésalliance.

« Elle a pardonné, — comme elle dit, — l'affront

fait au nom de l'Huy et n'a cessé de me témoigner une réelle affection — affection qui, hélas ! ne s'étend pas à Suzette, dont les manières la froissent, mais je sais que néanmoins Suzette est portée avec moi sur son testament.

— Testament qui vous fera millionnaire, ma chère amie, et permettra à Suzette de faire à son gré un riche mariage ou d'épouser le pauvre homme que son cœur aura choisi.

« Une dot à notre époque permet à une jeune fille de se marier à son choix.

— Oh! mon ami, pourquoi revenir toujours sur ce sujet... Suzette est trop jeune pour se marier.

— Elle a vingt ans.

— C'est encore une enfant... Et puis elle ne songe pas au mariage.

— Qu'en savez-vous ?

— Elle me l'aurait dit.

Georges Latour allait répliquer que les jeunes filles les plus confiantes gardent secrètement au fond de leur cœur l'éclosion de ce sentiment nouveau qui les trouble si doucement, lorsque Suzette fit une nouvelle irruption dans le salon.

Cette fois-ci elle avait l'air d'un jeune coq en colère.

Toute rouge, les yeux étincelants de fureur, elle lança d'une voix irritée :

— Ah! non... non... j'en ai assez... Je ne monterai plus chez tante.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Il se passe que « tante » m'a traitée de vilaine

petite pécore, de sans-cœur et de fille mal élevée... Elle m'a reproché de faire fi d'elle, de la détester et de ne venir la voir que par cupidité.

— Oh! s'exclama Georges... Elle a dit ça! Tu me surprends!

— Oui, elle l'a dit! et bien d'autres choses encore, affirma Suzette exaspérée. Je ne suis pas une menteuse... peut-être...

— Suzette, tu oublies à qui tu parles, dit Germaine avec sévérité.

Suzette brusquement fondit en larmes, se jeta au cou de Georges.

— Pardon! balbutia-t-elle... mais je suis si malheureuse, si peinée... Je vois bien que ma tante me déteste.

— Oh! Suzette... ma petite fille... ma sœurette chérie...

— Il n'y a pas de sœurette chérie, dit Suzette s'arrachant des bras de Georges, je sais ce que je dis. Tante n'aime que toi... Mais ça m'est égal après tout... Qu'elle garde son affection... je ne serai plus bientôt dans l'obligation d'aller faire des révérences à cette toquée... Dès que je serai mariée... je quitterai cette maison pour n'y plus revenir.

— Mais tu es folle, Suzette.

Au même instant, la femme de chambre ouvrit la porte et annonça pompeusement :

— Mademoiselle est servie.

— Eh bien! dit Georges prenant Suzette par le bras, allons déjeuner... On parlera de tout ça plus tard.

Et il allait entraîner la jeune fille, lorsqu'une vieille bonne, sans plus de cérémonie, entra en disant :

— Germaine, monte tout de suite chez ta tante.

C'était Pauline, la servante qui avait élevé Germaine et qui depuis des années était au service de Mme de l'Huy, dont elle était devenue l'amie indispensable, la confidente...

— Qu'est-ce qu'il y a, ma vieille Pauline ?

— Ben, ta tante est furieuse rapport que Suzette l'a envoyée promener.

« Faut que tu viennes arranger ça... Elle a failli avoir une attaque.

— Oh ! mon Dieu ! je viens tout de suite... Qu'as-tu fait, Suzette...

Suzette ricana et serrant le bras de Georges dit simplement :

— Allons déjeuner, grand ami... Le colloque va durer plus d'une heure.

Mais Germaine n'entendit pas ce propos désobligeant.

Suivant Pauline, elle allait prendre l'ascenseur qui bientôt les emportait vers le cinquième étage, résidence de la douairière de l'Huy.

***

Mlle Adélaïde de l'Huy, qui se faisait appeler la comtesse douairière de l'Huy, — elle tenait beaucoup à ce titre, — était une vieille fille pourvue de nombreux défauts et de quelques qualités.

Pour elle le monde se divisait en deux catégories : les nobles et ceux qui ne l'étaient pas. Ces derniers, les manants, étaient quantité négligeable. Au-dessus des nobles il y avait le roi, qu'elle attendait toujours et à qui elle devait obéissance.

Ce royalisme suranné s'accompagnait, chez la vieille fille, d'un sentiment très admiratif pour elle-même à qui devaient un grand respect tous ceux qui l'approchaient. Elle ne faisait d'exception que pour Pauline, qui, entrée toute jeune au service de ses parents, avait poussé le dévouement jusqu'à servir sa sœur, une de l'Huy, malgré sa mésalliance.

La mère de Germaine morte, Adélaïde de l'Huy avait repris Pauline à son service pour la laver, disait-elle, d'avoir servi une Manse.

Avec Pauline elle parlait du temps passé, écoutée docilement par cette vieille servante abrutie par cinquante-cinq ans de domesticité aveugle.

Les autres serviteurs, le sexagénaire Baptiste, valet de chambre d'autrefois, Berthe la femme de chambre et Zoé la cuisinière, chargés d'ans, formaient autour d'elle une cour respectueuse et exécutaient ponctuellement — avec quelque lenteur — les ordres qu'elle leur donnait.

Égoïste à l'excès, Mlle de l'Huy avait pourtant ressenti au fond du cœur quelque chose qui ressemblait à de l'affection en faveur de sa nièce Germaine, à qui elle trouvait, — ce qui n'était pas, — une vague ressemblance avec Marie-Antoinette.

Elle l'avait prise en amitié et avait consenti à la traiter comme une proche parente, — une parente

pauvre, — qu'elle se plaisait à inonder de ses libéralités, non sans le faire remarquer à Pauline, en prenant le ciel à témoin de son inépuisable bonté pour la fille de ce manant qui avait imposé son nom à sa sœur.

Si encore il avait consenti à s'appeler Manse de l'Huy!

Mais non, ce mécréant s'était obstiné à s'appeler Manse tout court.

Les relations entre Mlle de l'Huy et ses nièces étaient quotidiennes, mais distantes.

Les deux nièces étaient autorisées à venir voir leur tante tous les jours et à lui présenter leurs hommages.

Elle les recevait dans le vaste appartement qu'elle s'était réservé au cinquième étage du superbe immeuble dont elle était la propriétaire, appartement agrémenté d'un balcon sur lequel elle se prélassait le soir en compagnie de son favori, un king's-charles affligé du nom de Stuart, lequel perclus et gémissant se traînait sur son coussin et reprenait la sieste commencée dans un fauteuil, laquelle sieste durait toute la journée.

Stuart était admis avec Pauline aux confidences et aux récriminations de Mlle de l'Huy.

Ce rapide portrait tracé, assistons maintenant à l'entrevue de Mlle de l'Huy et de Germaine.

Sitôt sa nièce en présence, ayant congédié de son face-à-main, qui ne la quittait jamais, Pauline, Adélaïde de l'Huy, le porta à ses yeux, toisa Germaine interdite et laissa tomber d'un ton glacé ces mots :

— Jusques à quand, ma mie, serai-je en butte à l'impertinence de votre sœur?

— Mais, ma tante...

— Laissez-moi parler, je vous prie. Vous êtes née Manse, — ce n'est pas votre faute ni la mienne, — mais vous avez tout de même dans les veines quelques gouttes de sang bleu, du sang des l'Huy... Et vous comprendrez dès lors que je ne puis tolérer l'outrageante attitude de cette pécore, — une vraie Manse, celle-là, — qui a poussé l'oubli des égards qui me sont dus jusqu'à me jeter à la face ce mot « Ah! zut! »...

— Oh! ma tante!

— Zut! elle a dit zut! Une Manse a dit « zut » à une de l'Huy! Ah! jour de Dieu! si j'avais été un homme, j'aurais souffleté l'insolente et aurais demandé sur-le-champ une lettre de cachet au gouverneur de la Bastille.

— Ma tante, je vous demande pardon pour Suzette...

— Pas de pardon pour un tel affront!

— Je vous en supplie!... vous si bonne!...

— Au-dessus de la bonté il y a la justice qu'une de l'Huy tient de Dieu... Je vous ai fait mander pour vous informer que désormais votre sœur ne doit plus avoir accès auprès de moi... Je ne veux plus la voir... Tout ce que je puis faire par bienveillance pour vous, c'est d'oublier l'existence de cette énergumène, de cette jacobine dont j'interdis que le nom soit jamais plus prononcé devant moi.

Germaine, bouleversée, essaya vainement de plaider la cause de sa sœur.

Renversée dans son fauteuil, les yeux mi-clos, les lèvres pincées, Adélaïde de l'Huy dédaigneuse écouta impassible l'ardent plaidoyer de Germaine.

— Avez-vous tout dit? Oui... n'est-ce pas? Eh bien, ma mie Germaine, permettez-moi de vous dire que tant de chaleur apportée à la défense d'une fille qui m'a outragée est comme un second affront pour moi.

— Oh! ma tante!...

— Le titre de sœur dont se pare cette personne n'est pas une raison suffisante pour que vous me rompiez la tête à excuser cette créature.

« Que cela ne se renouvelle plus !

« Je vous dispense de me rendre visite pendant trois jours, — durant lesquels vous aurez tout loisir de méditer sur la différence qu'il y a entre une de l'Huy et une Manse... Je vous autorise à vous retirer.

Après un profond salut à sa tante, Germaine se retira, navrée.

Elle était à peine sortie que Mlle de l'Huy, agitant la petite sonnette en vermeil placée à portée de sa main, convoqua Baptiste par trois coups.

Baptiste, courbé par l'âge, se montra, les deux mains appuyées sur les reins et retenant à peine ses gémissements.

— Eh bien, mons Baptiste, se récria indignée Mlle de l'Huy, quelle est cette étrange attitude?

— Que Mademoiselle me pardonne, mais je suis affligé d'un lumbago qui me fait souffrir comme un damné... Je présente humblement mes excuses à Mademoiselle.

— C'est bien, dit Adélaïde de l'Huy avec condescendance, je vous pardonne, mais une autre fois, Baptiste, allez vous fourrer dans vos draps, et ne vous représentez devant moi que lorsque vos douleurs vous permettront de prendre une attitude déférente... Approchez de moi ce petit secrétaire, avertissez Bertha que je vais avoir besoin d'elle et allez vous coucher. Pas un mot, Baptiste... J'ai dit.

Le respectueux Baptiste ayant traîné le petit secrétaire près de sa maîtresse se retira, plus courbé qu'avant et les mains sur les hanches, étouffant ses gémissements.

— Ce vieillard, murmura Adélaïde, devrait prendre ses Invalides... ce à quoi je l'inviterai en le gratifiant d'une pension qui le mettra à l'abri du besoin... Et je le remplacerai par une femme... Les femmes sont plus résistantes que les hommes.

Ayant dit, elle écrivit la lettre qu'elle destinait à son notaire, Me Ganimard.

Par cette lettre, en quelques lignes d'une grande écriture malhabile et dont le style rappelait le grand siècle, Mlle de l'Huy invitait son tabellion à se présenter le lendemain chez elle pour refaire son testament.

La lettre close par un cachet aux armes des de l'Huy, Adélaïde confia sa missive à Berthe.

— Pour Me Ganimard dont l'adresse est sur l'enveloppe. Vous la remettrez en mains propres. Il n'y a pas de réponse.

Berthe s'empara de la lettre et sortit pour exécuter l'ordre de sa maîtresse, déplorant qu'elle ne voulût

point, — comme tout le monde, — confier sa lettre à la poste.

Mais c'était là encore une des manies de la vieille fille qui était convaincue que le service des Postes était une sorte de cabinet noir, lequel prenait plaisir à violer le secret des correspondances pour satisfaire à la curiosité malséante du lieutenant criminel — qui s'appelait à présent un Préfet de police.

***

Pendant que sa tante morigénait Germaine, Suzette avait, avec son grand ami, une conversation des plus fantaisiste dont l'imprévu mettait en joie Georges Latour.

— Laissons de côté, avait annoncé Suzette, la désagréable entrevue que je viens d'avoir avec la douairière et parlons sérieusement, grand ami, voulez-vous, puisque vous ne voulez pas commencer à déjeuner tant que Germaine n'est pas là... ce qui n'est pas très gentil — vu que je meurs de faim.

— Je t'écoute, Suzette. Qu'as-tu à me dire de si sérieux?

— Voilà. Vous aimez Germaine et vous seriez heureux de l'épouser...

— On ne peut rien te cacher... Continue.

— Mais Germaine qui vous aime aussi...

— Elle te l'a dit?

— Non... mais je le sais... Germaine ne vous épousera pas tant que je serai sous sa tutelle... Il faudrait donc que je me marie.

— Ah! ah! tu as jeté ton dévolu sur un malheureux jeune homme.

— Non... non... mais ça peut venir.

— Sapristi, dépêche-toi... Je te promets un beau cadeau pour ton mariage.

— Faites-moi ce cadeau tout de suite, et dans trois mois je suis mariée.

— Hein? Qu'est-ce que tu me racontes là?

— Voilà... achetez-moi une auto... Avec cette voiture... je parcours le Monde, je découvre le Prince charmant et je l'épouse illico, ce qui vous permet de devenir immédiatement après l'époux de votre bien-aimée.

Georges Latour éclata de rire.

— Autrement dit, tu as besoin d'une auto, et comme Germaine refuse de mettre entre tes mains cet engin de mort, tu t'adresses à moi, et malicieusement tu veux exploiter ma tendresse pour Germaine... Sais-tu que cela ressemble presque à du chantage.

— Oh! par exemple!... moi qui ne pense qu'à votre bonheur à Germaine et à vous.

— Tu penses surtout à ta voiture.

— Puisque j'en ai besoin pour me marier.

— Tu ne peux vraiment pas dénicher un jeune homme qui te plaise si tu n'as pas de voiture...

— Absolument impossible! articula Suzette... Réfléchissez.

« Ou j'ai l'auto et vous épousez Germaine.

« Ou je n'ai pas l'auto, je ne me marie pas et votre mariage est remis aux calendes grecques... Peut-être

n'aura-t-il jamais lieu, car je suis bien capable de ne me marier jamais...

— Toi! avec ce visage à damner un saint, ces yeux diaboliques... je suis bien tranquille... Tu finiras bien par rencontrer un jour l'homme qui saura faire battre ton cœur.

— Je n'en suis pas sûre... D'abord je n'irai voir mon fiancé que dans mon auto.

— Encore ton auto...

— Toujours, mon grand ami.

— Ah! quand tu veux quelque chose, toi!

— Je le veux bien... c'est vrai.

— Oui... Eh bien, tu sais... je plains ton futur mari.

Suzette sourit.

Pourquoi donc devant ses yeux passa-t-il l'image du directeur de l'Agence Sitron la regardant avec admiration.

— Peut-être, murmura-t-elle, ne se trouvera-t-il pas si malheureux que ça!

Puis d'un ton décidé :

— Alors, c'est entendu, grand ami, vous m'offrez à l'avance mon cadeau de noces...

— L'auto! Ah! tu vas fort...

Suzette abandonna les radis qu'elle cueillait dans un ravier et qu'elle était en train de grignoter.

Elle s'élança vers Georges Latour pacifiquement assis devant elle, retourna sa chaise avec une force qu'on n'aurait pu soupçonner, s'assit sur les genoux de Georges, lui mit les bras autour du cou et l'embrassa sur les deux joues.

— Merci! dit-elle... Dès demain j'irai voir le directeur de cette Agence et m'entendrai avec lui pour les premières leçons... Oh! j'ai de l'argent pour les leçons... Mémène, si elle ne m'allonge pas de chèque pour l'auto, veille à ce que mon petit portefeuille soit toujours garni.

Elle embrassa de nouveau Georges qui, mi-sérieux, mi-fâché, murmurait :

— Mais je ne peux pas... je ne veux pas... que dira ta sœur?

— Mémène dira que ce que vous faites est bien fait... Rassurez-vous, elle ne vous grondera pas... C'est moi qui serai attrapée.

Elle regagna sa place et se remit à croquer ses radis avec un si drôle d'air que Georges Latour désarmé prit le parti de rire.

— Décidément, je crois que je préférerais être encore dans les tranchées avec mes hommes que d'affronter une personne aussi dangereuse que toi.

« Combien coûte ton auto?

— Ah! je n'en sais encore rien... Je ne me suis pas permis de demander le prix... avant d'avoir votre approbation... Ce n'eût pas été correct... Je pense que ça doit aller dans les vingt ou trente mille... peut-être davantage...

— Simplement! fit Georges... Tu te mets bien.

— Ah! voyons, grand ami... Vous ne voudriez pas m'offrir un cadeau indigne de vous.

— Oui, c'est une façon de voir qui t'est personnelle...

— Je parie que vous êtes plus riche que Mémène et que moi réunies.

— Mais, petite malheureuse, que parles-tu de ta richesse quand tu viens de te conduire aussi mal avec ta tante... Elle est capable de te déshériter, tu sais.

— Moi? Oh! c'est possible... Elle ne peut pas me voir... Mais je sais bien qu'elle ne déshéritera jamais ma sœur... Ah! et puis... si je suis déshéritée, vous m'adopterez...

— T'adopter, toi, petite peste, s'écria Georges avec une feinte colère, je préférerais mourir... Avoir une fille comme toi! Y penses-tu?... Aucun homme de bon sens n'accepterait une pareille paternité.

— Mangez donc des radis, vous en mourez d'envie.

— Suzette, tu devrais attendre ta sœur... Tu es très mal élevée.

— Et c'est Germaine qui m'a élevée!... Comme c'est gentil pour elle ce que vous dites là... Je le lui dirai, vous savez... Faites-moi donc passer ce petit ravier..., oui, celui des crevettes!

— Jamais de la vie... Veux-tu rester tranquille.

— J'ai faim... Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

La porte s'ouvrit brusquement.

Germaine, très pâle, referma la porte derrière elle en disant à la femme de chambre :

— Vous servirez quand je vous appellerai.

— Oh! fit Suzette saisie, qu'est-ce qu'il y a? La douairière t'a dit du mal de moi...

— Suzette, dit Germaine sévère, est-il vrai que tu as répondu « zut » à notre tante?

— Je vais te dire, Mémène... oui et non.

— Comment oui et non?

— Je ne lui ai pas dit « zut » comme tu viens de dire... Je lui ai répondu gentiment, d'une voix étouffée par le respect « Oh! zut »!... Tu vois comme ça, ça n'est pas bien méchant, hein!

Georges Latour se moucha bruyamment pour dissimuler son envie de rire.

— Enfin tu lui as dit « zut »! Pourquoi?

— Oh! est-ce que je sais, moi... Elle m'accablait de reproches injustes... Parfaitement, injustes... Elle me reprochait d'avoir les cheveux trop courts, de danser sur mes jambes quand elle me parlait, de porter une robe trop courte, indécente... Oui... oui, elle a dit indécente... que j'étais du bois dont on fait les jeunes filles qui tournent mal, et patati et patata... A la fin, exaspérée, énervée... j'ai murmuré : « Oh! zut! »... mais ça n'était pas sous forme d'injure... Ce « zut » trahissait simplement une légère impatience.

— Inutile de chercher à excuser ton impertinence... Ton attitude a indigné tante, qui ne veut plus te voir.

— Non! s'écria joyeusement Suzette... elle a eu cette bonne pensée... Oh! comme je l'aime, « tante »... J'ai envie de lui envoyer un mot de remerciement.

Georges Latour se leva brusquement et alla regarder une nature morte accrochée au mur.

Il connaissait bien tante Adélaïde, dont il avait eu à subir à plusieurs reprises les propos désobligeants, et la révolte de Suzette l'incitait à une douce gaieté, qu'il n'osait manifester devant Germaine.

— Suzette, dit Germaine avec émotion, tu ne te rends

pas compte de la gravité de ce que tu as fait... J'ai essayé de te défendre... Cela m'a valu, de tante, une réprimande sévère et la défense de paraître devant elle pendant trois jours.

— Oh! toi aussi! dit Suzette apitoyée... Tu es bannie par tante cœur-de-pierre...

— Assez. Cesse de le prendre sur ce ton... Ce n'est pas le moment de plaisanter... Oublies-tu ce que nous devons à tante, toi et moi.

— Ah! répliqua Suzette avec humeur, je ne le sais que trop ce que nous lui devons... Et c'est faire preuve de peu de cœur et d'un grand manque de tact que de toujours rappeler à quelqu'un les bienfaits dont, — soi-disant, — on le comble. Nous sommes les nièces, les seules parentes de tante, ses plus proches parentes... En nous recueillant, elle n'a pas fait quelque chose de si extraordinaire, d'autant plus que sa grande fortune lui vient de nos grands-parents et que, par conséquent, notre mère avait droit à la moitié... Maman a été frustrée de sa part par un testament idiot, sous prétexte qu'elle s'était mésalliée et tante a hérité de tout... Eh bien, c'est injuste...

— Suzette...

— Oui... oui... injuste! dit Suzette frappant du poing sur la table... Tante Adélaïde, — si elle avait le sentiment de l'égalité, — aurait dû remettre à maman la moitié de cette fortune qu'elle accapare... Elle n'a pas de cœur... C'est une voleuse.

— Oh! Suzette!... Suzette! s'écria Germaine affolée... Vas-tu te taire?

Suzette lancée allait poursuivre son réquisitoire,

lorsque Georges Latour lui frappa doucement sur l'épaule.

— Tais-toi, Suzette... S'il te plaît d'oublier ce que tu dois à ta tante, n'oublie pas ce que tu dois à ta sœur, envers qui tu ne seras jamais assez reconnaissante.

Suzette se mordit les lèvres, baissa la tête et ne souffla plus mot.

Aimablement Georges prit Germaine par la main, la fit asseoir.

— Mon amie, dit-il, il vaut mieux s'en tenir là pour l'instant... Vous êtes encore sous le coup de votre entrevue avec votre tante, et Suzette a sur le cœur les paroles blessantes, — justes, peut-être, mais blessantes, — que lui a décochées votre tante, laquelle aurait dû se montrer plus indulgente à la jeunesse et à l'étourderie de Suzette.

« Si vous m'en croyez, Germaine, vous laisserez quelques heures s'écouler avant de reprendre cette conversation avec Suzette et lorsque je ne serai pas là.

— Vous avez raison, Georges! dit Germaine émue en tendant sa main à son éternel amoureux qui la porta respectueusement à ses lèvres.

— Grand ami a toujours raison! dit à son tour Suzette lui lançant un regard reconnaissant... Je te demande pardon, Mémène...

— Chut! dit Georges... plus tard quand je ne serai pas là... Voulez-vous donner l'ordre de servir, ma chère amie... Je commence à avoir faim sérieusement.

***

Par ce qui précède, on a pu se rendre compte du caractère de Germaine Manse sacrifiant sa sympathie pour Georges à son amour quasi maternel pour sa sœur.

Le sacrifice était plus grand que ne le supposaient Suzette et Georges, car Germaine aimait profondément Georges Latour.

Ne le connaissait-elle pas depuis vingt ans ?

N'avait-il pas été pendant la guerre le camarade dévoué de son père le capitaine Manse, sous les ordres duquel il servait en qualité de sous-lieutenant.

C'est Georges Latour qui avait recueilli les dernières paroles du capitaine Manse expirant, qu'il avait transporté grièvement blessé à travers les barbelés.

C'est même en accomplissant cet exploit que le sous-lieutenant Latour avait reçu cette blessure à la jambe qui l'avait rendu infirme pour le restant de ses jours.

Après une assez longue convalescence, car Georges avait reçu d'autres blessures, il s'était rendu auprès de la veuve du capitaine Manse pour lui transmettre l'ultime adieu et les paroles affectueuses de son mari.

Au lieu de la veuve éplorée, Georges se trouva en présence d'une fille, vêtue de deuil et plongée dans le désespoir.

Sa mère venait de mourir quelques jours auparavant.

Près de la jeune fille, une nourrice berçait un petit enfant.

Georges apprit ainsi que Germaine s'était vouée corps et âme à cette fillette dont elle avait accepté avec ivresse d'être désormais la maman.

Lorsque, très ému, Georges Latour prit congé de Mlle Manse, il sollicita la faveur, qui lui fut tout de suite accordée, de revenir voir Germaine.

A sa seconde visite, il apprit avec joie que Mlle de l'Huy avait décidé de s'occuper de ses nièces et de les mettre à l'abri du besoin.

Le capitaine Manse, ingénieur habile, inventeur de toutes sortes de machines utiles, mais lamentable homme d'affaires, avait été la proie des aigrefins et, lorsque éclata la guerre, il se trouvait dans une situation difficile, voisine de la gêne.

Il partit le cœur serré à la pensée qu'il pourrait être tué et laisser sa femme dans la misère et Germaine aussi, sa fillette chérie.

Sa femme, comme si elle avait deviné ses pensées, le réconforta, lui fit espérer des jours meilleurs et, héroïque, lui dit ces simples mots :

— Ce n'est pas le moment de songer à nos ennuis. Ne pense qu'à la France.

Elle eut la grande joie de voir son mari échapper à la mort pendant les deux premières années de la guerre, apprit sa conduite valeureuse, dont son mari portait l'attestation à chacune de ses permissions.

Croix de guerre d'abord, médaille militaire, puis la Légion d'Honneur. Cette dernière récompense, le

capitaine Manse l'arborait fièrement à sa dernière permission en 1917.

Ce devait être la dernière.

Sa femme apprit son glorieux trépas alors qu'elle allait être mère.

Elle mourut quelques jours après en donnant le jour à Suzette.

Ceci Georges l'apprit peu à peu au cours des visites qu'il multipliait auprès de Germaine, vers qui l'entraînait une irrésistible sympathie.

Germaine l'accueillait toujours avec plaisir.

Mais peu à peu le sentiment qu'elle éprouvait pour lui se modifia à son insu.

Elle cessa de voir en lui le compagnon d'armes de son père et s'aperçut qu'elle s'intéressait moins aux récits de la guerre pour s'intéresser davantage aux faits et gestes de ce grand garçon, dont la brillante éducation et l'instruction aussi solide que variée donnaient à ses conversations un grand charme.

Elle était seulement surprise qu'il n'eût aucune occupation.

Un jour elle en fit la timide remarque.

Georges se mit à rire :

— Mais, mademoiselle Germaine, si j'avais une occupation, comme vous dites, je ne pourrais venir vous voir aussi souvent. Je n'aurais pas le temps de surveiller Mlle Suzette dont la croissance vous donne tant de soucis.

« Et puis pourquoi prendre la place d'un autre ?

« Grâce au ciel et à mes parents, je jouis de rentes confortables qui me permettent de rester oisif.

« Je n'ai pas de grands besoins.

« J'aime les courses et je joue quelquefois. C'est mon grand défaut.

« Je perds régulièrement, mais de petites sommes qui ne m'appauvrissent pas et me laissent le plaisir de rendre souvent service à d'anciens camarades gênés.

« J'aime la lecture, je suis le mouvement littéraire de notre époque, je vais souvent au théâtre, quelquefois au cinéma, et je ne m'ennuie jamais, je vous le jure.

« La guerre m'a laissé quelques bons amis.

« Je les revois à mon cercle lorsque j'en ai le désir, et j'ai une occupation qui prime tout, qui est pour moi la plus grande raison de vivre, les visites quotidiennes que je fais ici.

« Trouvez donc sur la terre un homme plus heureux que moi ?

A ces étonnantes déclarations, Germaine répondit par un hochement de tête qui pouvait à la rigueur passer pour une approbation.

La nourrice, justement, apportait Suzette qui venait de se réveiller et riait aux anges.

Tout de suite Germaine et Georges s'extasièrent.

— Quel charmant baby! dit Georges... Cette petite Suzette sera une délicieuse créature... Elle ne pleure jamais... Un caractère en or.

« Si j'étais papa, je voudrais avoir une enfant qui lui ressemble.

Pourquoi Germaine rougit-elle ?

— C'est l'heure de la promenade de bébé, dit-elle... Je ne veux pas vous obliger à l'accompagner.

— Ce serait un plaisir pour moi, mais j'ai un rendez-vous avec un ami. Remettons à plus tard...

— Je vous verrai demain ?

— Naturellement.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas déjeuner avec moi pour fêter l'anniversaire de la naissance de Suzette ?

— C'est vrai... il y a un an déjà...

— Oui un an que maman est morte.

Un silence ému.

Georges, le premier, reprit la parole, remercia Germaine de son invitation à déjeuner.

C'était la première fois que la jeune fille formulait une telle demande, et Georges en était infiniment touché.

Il se retira joyeux.

Ce premier déjeuner, qui devait être suivi de nombreuses invitations jusqu'au jour où Georges fut prévenu qu'il pourrait venir quand il voudrait, que son couvert serait toujours mis, débuta très gaîment, mais se termina fâcheusement par la visite de Mlle de l'Huy.

La tante de Germaine, mise au courant par sa nièce, avait voulu voir ce monsieur, qui se permettait d'accepter à déjeuner chez une jeune fille.

Saluée avec respect par Georges qu'elle toisa, elle entra immédiatement dans le vif d'un sujet qui lui tenait à cœur.

— En somme, monsieur, vous êtes un étranger pour ma nièce.

— Oh! ma tante... Monsieur Georges est un ami... Il était l'ami de mon pauvre papa...

Un regard courroucé de Mlle de l'Huy imposa aussitôt silence à Germaine.

— Je vous ai déjà prié, ma nièce, de ne jamais faire allusion devant moi à l'homme dont vous portez le nom... J'ai pardonné à ma sœur sa mésalliance... Mais ne me rappelez plus, je vous prie, sa coupable erreur.

Ayant écrasé Germaine sous le poids de sa réprobation, elle s'attaqua de nouveau à Georges, qui, malgré sa grande habitude du monde, se trouvait quelque peu désarçonné par cet accueil franchement hostile.

— Un monsieur qui n'est pas le parent âgé d'une jeune fille se doit d'éviter des visites qui peuvent donner lieu à une interprétation malséante... Quel âge avez-vous?

— Trente ans, mademoiselle.

— Et ma nièce va en avoir dix-huit! C'est tout à fait choquant, monsieur.... Oh! je suis sûre de la vertu de ma nièce, qui a tout de même, par ses ascendants maternels, un peu du sang des de l'Huy dans les veines. Mais, vous, monsieur, qui me répondra de la pureté de vos intentions? Quel est votre dessein en vous implantant en ce logis familial?

— Mais, mademoiselle...

— Ah! fi... monsieur... Quelles manières avez-vous? On ne vous a jamais appris que, lorsqu'une personne

d'un certain rang parle, il est malséant de lui couper la parole. Attendez que je vous en donne licence, s'il vous plaît, et alors vous répondrez à mes questions.

« Je disais donc, monsieur, que, si je pousse le respect des actes de ma nièce jusqu'à la déplorable faiblesse de ne la point critiquer et si je la laisse libre de recevoir qui lui plaît, je me permettrai cependant, vu la gravité du cas, d'attirer son attention sur le danger qu'il y a pour une jeune fille de dix-huit ans dans la fréquentation d'un homme de trente ans.

« Mon autre nièce, — quoique jeune encore, — mais ayant du sang des de l'Huy, — elle a une intelligence très précoce, — peut être choquée de la présence ici d'un monsieur que, en somme, nul ne connaît.

Germaine allait protester.

Un regard fulgurant de sa tante glaça toute parole sur les lèvres de la malheureuse.

— Vous vous appelez, dites-vous, Jean Fantour...

— Georges Latour, rectifia Georges doucement.

— Georges Malancour, c'est bien ce que je disais, dit sèchement Mlle de l'Huy. Je ne vous reproche pas votre nom. Mais ce nom est-il bien le vôtre ? Qui le prouve ? Vous prétendez avoir été l'ami de ce capitaine.

— Pas son ami, mademoiselle, son subordonné dévoué.

— Oui, ce qu'on appelait jadis un bas-officier... Au temps de feu nos rois, un manant en effet ne pouvait aspirer à frayer avec les officiers, tous gens de noblesse...

Enfin passons... Mais cela encore, qui le prouve? Qui vous a présenté à ma nièce? Quels sont vos parrains? De qui vous réclamez-vous? Allez-vous comprendre combien votre présence est insolite en ces lieux? S'il vous convient, monsieur, de présenter vos excuses à ma nièce en la remerciant de la bonté grande qu'elle a eue de tolérer votre présence, vous pouvez vous retirer, je n'y mets aucun obstacle.

Affolé, Georges regarda Germaine.

Il ne savait que répondre à cette vieille fille, que, *in petto*, il envoyait à tous les diables.

La douce et timide Germaine, pour le plus grand désarroi de sa tante, montra alors un côté insoupçonné de son caractère paisible.

— Ma tante, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu, je suis désolée de ne pas être d'accord avec vous sur le droit de M. Latour de me rendre visite. Je l'ai autorisé, en souvenir d'un être qui m'est cher et que vous haïssez, mais qui n'en est pas moins mon père, à venir me voir et à me parler de lui.

« J'ai pris plaisir à entendre évoquer cette chère mémoire, et je considère que, ce faisant, je n'ai fait que remplir mon devoir de fille aimante et dévouée.

« M. Latour, par sa présence, ses visites, entretient dans mon cœur un souvenir auquel je veux rester fidèle.

« Il sera toujours le bienvenu ici... Mais désormais je ne vous parlerai plus de lui, comme j'ai pris l'habitude de ne plus vous parler de mon cher papa.

La foudre, tombant aux pieds de la vieille fille, n'eût

pas produit plus d'effet que la touchante protestation de Germaine.

Quelques secondes, Mlle de l'Huy resta pétrifiée, n'en pouvant croire ses oreilles.

Elle se leva soudain et, les yeux étincelants, les lèvres pincées, elle tourna le dos à sa nièce, se dirigeant d'un pas rapide vers la porte.

On put juger de la véhémence de ses sentiments à la violence avec laquelle elle referma la porte derrière elle.

Interdit, Georges s'avança vers Germaine :

— Je suis désolé, murmura-t-il, d'avoir été la cause...

— Ne vous excusez-pas, Georges.

Elle s'arrêta, confuse.

Pour la première fois, elle venait d'appeler familièrement Georges par son prénom.

Elle ne se reprit pas.

— Cette petite scène ne pouvait manquer de se produire. Je suis seule coupable. J'aurais dû tout faire pour éviter cette entrevue pénible. A la vérité, cela m'était difficile, car ma tante savait, par l'indiscrétion de quelque domestique sans doute, que je vous recevais. D'ailleurs pourquoi m'en serais-je cachée? Je ne vois là aucun mal.

— Moi non plus... mais tel n'est pas l'avis de votre tante.

« Et — en y réfléchissant bien — nous devons convenir qu'elle n'a pas tout à fait tort, lorsqu'elle se fait l'écho des médisances qui peuvent avoir lieu.

« Je suis un sot de n'avoir pas pensé plus tôt à cela.

— Que voulez-vous dire?

— Le monde est bien méchant et voit le mal où il n'est pas.

« Il n'admet pas qu'une jeune fille comme vous et un homme de mon âge puissent prendre plaisir à se trouver ensemble uniquement par bonne amitié.

« Les paroles malveillantes sont vite prononcées...

« Il y a un moyen de couper court à la médisance désormais.

— Lequel?

— Ce serait que je cesse de vous voir.

— Oh! Georges, protesta Germaine, les yeux déjà voilés de larmes.

— Ou bien, dit vivement Georges, que je continue à vous voir, comme par le passé, plus souvent même, mais en ayant une raison de multiplier mes visites, une raison devant laquelle tout le monde — même votre tante — s'inclinera.

Anxieuse, Germaine interrogea du regard.

— Ce serait, ma chère Germaine, que vous consentiez à devenir ma femme.

Germaine pâlit légèrement, baissa la tête.

— Oh! Georges!... Georges...!

— Je vous aime infiniment Germaine, et, si je ne vous ai pas fait plus tôt l'aveu de cet amour, c'est que je voulais respecter votre tristesse, le deuil de votre maman.

— Taisez-vous, au nom du ciel, ne dites plus un mot.

— Germaine !...

— Non... ne parlons plus de cela... car nous ne pourrions plus nous revoir.

Et avec quel calme surprenant pour qui aurait pu lire dans le fond de ce jeune cœur :

— Georges, vous allez me faire la promesse de ne plus me parler d'amour, de ne plus faire allusion à ce sentiment, et nous resterons comme par le passé de bons amis, des amis affectueux qui ont un grand plaisir à se voir parce qu'aucune arrière-pensée ne vient ternir cette amitié si douce, si confiante.

— Mais Germaine, vous ne m'aimez donc pas ?

Quel éloquent regard elle laissa tomber sur lui.

— Georges, ne cherchez pas à connaître mes sentiments pour vous.

« Gardez-moi votre amitié fidèle.

« Rappelez-vous que je ne suis pas une jeune fille comme les autres.

« Je suis une jeune maman — rien qu'une maman — rappelez-vous cela, qui se doit tout entière à sa chère petite Suzette.

« C'est pour elle et par elle seule que je dois vivre.

D'un ton plus grave elle ajouta :

— J'ai juré de me consacrer exclusivement à elle, et rien ne me fera oublier mon serment.

Georges Latour n'essaya pas de discuter, de convaincre Germaine qu'en l'épousant elle pourrait aussi bien et peut-être mieux jouer son rôle de maman.

Il sentit qu'il allait se heurter à une idée fixe, arrêtée, dont rien ne pourrait faire démordre la jeune fille.

Souriante, elle demanda :

— C'est donc si ennuyeux que cela d'être mon ami, mon grand ami... quelque chose comme un grand frère.

— Non, dit Georges avec effort. Mais que va penser le monde?

Elle se mit à rire.

— Nous nous sommes peu souciés du monde jusqu'ici... Eh bien ! nous continuerons.

« Qu'importent les médisances, la calomnie, lorsque l'on a sa conscience pour soi.

« Et puis que penserait Suzette si elle ne voyait plus son grand ami.

— Oh ! à cet âge... Est-ce qu'elle se rend compte?

— Mais si... mais si... Elle vous reconnaît fort bien... Dès qu'elle vous voit, ses petits bras se tendent vers vous... elle rit de bonheur.

— Oui... Je crois qu'elle commence à me reconnaître.

— Lorsqu'elle sera plus grande, elle vous adorera...

— Oui... oui... mais j'aurais préféré être aimé...

— Georges.

— Pardon.

— Je vous ai demandé de me faire une promesse... Voulez-vous la faire? Sinon... je serais dans l'obligation — et avec quel chagrin ! — de vous prier d'espacer vos visites, sinon de les cesser. Allons... jurez... jurez... Georges... ne me privez pas du plaisir de vous voir.

Inquiète, elle le regardait.

Georges se dominant jura :

— Je jure, Germaine, de rester votre ami — rien que votre ami et de ne jamais plus vous parler de mon amour.

Elle tendit la main, rose de plaisir, les yeux brillants.

— Signons le pacte.

Georges prit la main offerte, qui serra nerveusement les doigts de l'amoureux déçu.

Il sentit qu'elle l'attirait doucement.

Elle pencha la tête, tendit la joue.

— Signez! dit-elle.

Timidement, il posa ses lèvres sur la joue rose.

— Et je signe aussi.

A son tour elle l'embrassa.

— Et maintenant, mon ami, allez prendre l'air... Je désire être seule.

Georges se retira, pensif.

Au fond de son cœur il gardait l'espoir.

Cet espoir de voir Germaine changer d'avis ne se réalisa pas.

Les mois succédèrent aux mois, les années aux années, la jeune fille devint une femme exquise, alors que la neige lentement poudrait les cheveux de Georges ; Germaine semblait avoir oublié l'aveu qui avait si doucement fait battre son cœur.

Elle ne songeait qu'à Suzette, ne vivait que pour Suzette, mais toujours elle témoignait à Georges une vive amitié, ne pouvait se passer de sa présence, ayant toujours besoin de ses conseils pour Suzette, goûtant un réel plaisir dans la compagnie de son ami, qui peu à peu s'habitua à se considérer comme l'ami

naturel et indispensable de Germaine, le tuteur et le parrain de Suzette.

Pour cette dernière, il s'était pris d'une vive affection que l'enfant lui rendait au fur et à mesure qu'elle grandissait — abusant sans scrupules de la faiblesse de « grand ami » qui essayait vainement de réagir contre cette petite tyrannie.

Suzette jeune fille avait fini par se rendre compte du réel sentiment de Georges pour sa sœur et s'étonnait souvent de la fidélité inaltérable de son grand ami, qu'elle appelait malicieusement le « bon caniche » comme elle appelait irrévérencieusement sa sœur « la fiancée permanente ».

A la longue, elle admit cet amour platonique de l'un et de l'autre, se disant que, puisqu'ils restaient ainsi bons amis, c'est que cela devait être ainsi et qu'ils n'étaient pas faits pour devenir deux époux.

Elle n'approfondit jamais la situation et ne se rendit nullement compte du sacrifice de sa sœur, du dévouement admirable de Georges.

Ah ! si elle avait pu se douter combien ils s'aimaient !

Sans doute eût-elle fait l'impossible pour les marier, car elle adorait Germaine et avait pour Georges la plus grande affection.

Mais elle ne savait pas.

Et trouvant que tout était pour le mieux ainsi, elle continuait d'abuser de la bonté de l'un et de l'autre.

Et c'est pourquoi nous venons de la voir s'adresser sans hésitation à grand ami pour lui faire payer l'auto dont elle avait envie.

Ayant exposé suffisamment les caractères de Suzette, de Georges et de Germaine, nous n'avons plus qu'à reprendre le cours de notre récit.

Abandonnant la redoutable tante à son mauvais caractère, Germaine à ses craintes, Suzette à son insouciance et Georges à sa sérénité coutumière, tournons sur le calendrier quelques feuillets et occupons-nous du directeur de l'agence Sitron, qui a bien droit à notre sympathie, puisque, comme nous, il admire cette charmante écervelée, cœur d'or et tête folle, qui a nom Suzette Manse.

***

Depuis dix jours, tel le héros romantique, Leroy marchait vivant dans son rêve étoilé.

C'est que, depuis dix jours, Mlle Suzanne Manse, — il savait son nom enfin, — venait assidûment tous les matins à l'agence Sitron des Champs-Élysées et, sous la conduite du directeur de l'agence, apprenait à conduire la jolie voiture qu'elle avait achetée, grâce à un chèque signé Georges Latour.

Délaissant l'agence, Jean Leroy se faisait un doux plaisir d'initier la charmante acheteuse aux habiletés par quoi se révèlent les conducteurs parfaits.

Et comment n'aurait-il pas éprouvé un grand plaisir dans la compagnie de son élève.

D'une grande docilité, d'une compréhension remarquable, maîtresse de ses réflexes, abdiquant les fantaisies de son caractère primesautier, Suzette s'était montrée une élève incomparable.

En six leçons elle avait tout appris.

Elle aurait pu passer son examen pour le permis de conduire avec la certitude de l'obtenir, mais, on ne sait trop pourquoi, Suzette, avec une modestie touchante, persistait à vouloir prendre encore des leçons.

Naturellement Jean Leroy avait approuvé ce désir.

Il était si content de ces longues promenades matinales qui le retenaient loin de son agence, — absence qu'il expliquait par la nécessité de contenter sa cliente, — qu'il aurait volontiers admis que son élève prît éternellement des leçons.

Et Suzette, de son côté, trouvait d'excellentes raisons à se donner.

L'art de conduire est plus difficile qu'un vain peuple ne pense.

On ne saurait trop se perfectionner dans cet art.

Il valait mieux ne rien laisser au hasard et affronter l'examen avec tous les atouts dans son jeu.

Elle se donnait ces raisons et souriait de la futilité de ses raisons.

Si elle avait voulu être franche avec elle-même, elle aurait pu se dire :

« Ma petite Suzette, si tu continues à prendre des leçons dont tu n'as plus besoin, c'est que tu es enchantée de te trouver en la compagnie de M. Jean Leroy, un parfait gentleman, très bien élevé, très instruit, de conversation très attachante et qui est — ce qui ne gâte rien — un beau garçon. »

Mais Suzette ne voulait pas s'avouer cela.

Les jeunes filles ont comme cela de petites hypocrisies qu'elles décorent du nom de pudeur et qui leur permettent de faire certaines choses qu'elles n'oseraient faire si elles s'avouaient leurs vrais sentiments.

C'est pourquoi Suzette continuait à prendre des leçons pour avoir le droit de se trouver en compagnie de Jean Leroy.

Ce qu'elle n'aurait peut-être pas osé faire si elle avait reconnu n'avoir plus besoin de leçons, car alors il aurait fallu analyser le pourquoi de son désir de se retrouver tous les jours avec M. Jean Leroy.

Jean Leroy, lui, était plus loyal.

Si, pour les employés de l'agence, il trouvait des prétextes justifiant ses promenades en la société de Mlle Suzanne Manse, il n'hésitait pas à s'avouer que la compagnie de Suzette l'enchantait, qu'elle était charmante et qu'il la trouvait telle.

Il trouvait cela bien audacieux de sa part et cachait son sentiment à l'intéressée.

Car, en somme, qu'était-il? Un modeste directeur d'agence aux appointements de 2 000 francs par mois, avec, en plus, il est vrai, un pourcentage sur les voitures qu'il faisait vendre, pourcentage qui augmentait sérieusement ses appointements.

Situation honorable, soit.

Mais qu'était cette situation par rapport à la fortune que devait posséder cette éblouissante jeune fille?

De cette fortune, Jean Leroy ignorait tout.

Il jugeait d'après les apparences.

Et il calculait que cette fortune devait être considérable.

Cette supposition le faisait souvent soupirer.

Il soupirait d'autant plus qu'il avait l'impression qu'il n'était pas indifférent à Mlle Suzanne, — qui l'avait autorisé depuis peu à l'appeler Mlle Suzette.

Peut-être s'était-elle aperçue qu'il l'aimait à la folie, et sa gentillesse était ainsi une simple preuve d'amitié, de condescendance pour sa folie.

Quoi qu'il en soit, il ne pourait jamais avouer son amour, sous peine de passer pour un coureur de dot et de risquer une réponse cinglante qui le remettrait à sa place.

Ah! pourquoi n'était-il pas riche, lui aussi !...

Jean Leroy, — en jeune homme averti et bien de son époque, — souhaitait d'être plus riche pour pouvoir épouser Suzette, mais il ne souhaitait pas qu'elle fût pauvre pour avoir le courage de demander sa main.

A notre époque si pratique, l'amour ne se contente plus d'une chaumière et d'un cœur.

Pour naître et prospérer, l'amour, aujourd'hui, a d'autres exigences.

Pour exister, on s'imagine souvent qu'il lui faut au moins automobile et aussi le confort moderne.

Donc, Jean Leroy se désolait de n'être pas plus riche, se disant qu'espérer devenir l'heureux mari de Suzanne était chose irréalisable, se blâmait de l'aimer et l'aimait davantage.

Comment finirait tout cela...

Cela finit de la façon la plus naturelle et la plus logique, grâce à Suzette.

Les jours s'écoulaient, et Suzette, obligée enfin de re-

connaître qu'elle n'avait plus rien à apprendre, il fallut bien qu'elle se décidât à obtenir ce fameux permis de conduire que Georges Latour s'étonnait, depuis plusieurs jours, de ne pas voir en la possession de la propriétaire de l'auto qu'il lui avait offerte et qu'il n'avait pas encore vue.

Il réclamait avec insistance une promenade en auto, piloté par l'as des chauffeuses, Suzette Manse.

Suzette se décida et passa son examen.

Point n'est besoin de dire qu'elle obtint haut la main son permis de conduire — avec félicitations du jury, déclara-t-elle à sa sœur et à Georges.

Et ce fut la fin des leçons.

Du moins voulut-elle en prendre une dernière le lendemain pour exprimer à son professeur toute sa gratitude en prenant congé de lui.

Jean Leroy, avec tristesse, prit place dans l'auto.

Suzette était au volant.

Elle en avait le droit à présent et pouvait subir toutes les contraventions qu'il plairait aux agents de lui infliger pour excès de vitesse.

L'auto fila à allure raisonnable dans la direction du Bois de Boulogne.

Attentive, Suzette conduisait, silencieuse.

Jean Leroy aurait bien voulu parler, dire son chagrin de perdre une telle élève, mais il n'osa pas.

A quoi bon, d'ailleurs, formuler des regrets?...

Le rêve s'était envolé.

Il ne lui resterait de ces journées ensoleillées, de cette joie d'avoir vécu quelques heures auprès de la

charmante Suzette, qu'un souvenir — combien mélancolique !

L'auto stoppa devant un café.

— Monsieur Jean Leroy, dit Suzette, j'accepte avec reconnaissance le porto que vous avez la gentillesse de m'offrir.

Arraché à ses pensées, Jean Leroy sursauta, fit effort pour sourire.

— Mais comment donc, mademoiselle Suzette... Je suis trop heureux...

Il descendit vivement, tendit la main à Suzette pour l'aider à descendre, et tous deux, se réfugiant sous un immense marronnier qui garantissait les clients des ardeurs du soleil, prirent place devant une table.

— Deux portos ! commanda Jean Leroy.

Le garçon s'empressa.

— Et à présent que nous voici servis et loin de toute oreille indiscrète, attaqua Suzette, causons.

Jean Leroy la regarda, étonné.

Que voulait-elle dire ? Causer de quoi ?

Il balbutia :

— Oui... oui... Je suis très heureux de votre succès, mademoiselle Suzette... oui très heureux !... Cela, d'ailleurs, ne faisait pas l'ombre d'un doute... Vous auriez pu obtenir votre permis plus tôt, si vous aviez voulu.

— Oui, dit Suzette souriante, mais je n'ai pas voulu.

« Et pourquoi n'ai-je pas voulu, monsieur Leroy, le devinez-vous ?

— Mais j'ai pensé que vous désiriez vous perfectionner.

— Dites continuer à prendre des leçons avec vous... ce qui n'est pas tout à fait pareil.

— Mademoiselle Suzette... je... je suis très touché...

— Vous êtes surtout embarrassé et très intimidé par ma façon franche et, disons le mot, un peu cavalière de dire les choses telles qu'elles sont.

« Au risque de vous ébouriffer encore davantage, je continuerai donc à m'exprimer avec la même franchise.

« Monsieur Leroy, vous m'êtes infiniment sympathique, vous avez dû vous en apercevoir, de même que je me suis aperçue que je ne vous étais pas indifférente.

« Ce que je dis est-il exact?

— Oh! mademoiselle Suzette... pas indifférente!... c'est-à-dire que je donnerais ma vie pour vous... Vous êtes si charmante, si...

— N'en jetez plus. Donc nous ne nous déplaisons pas.

« Alors, selon vous, que doivent faire un jeune homme et une jeune fille qui ne se déplaisent pas?

Effaré, ébloui, n'en croyant pas ses oreilles, Jean Leroy regarda la jeune fille, frémissant de bonheur.

— Quoi, mademoiselle Suzette... il se pourrait...

— Oui, monsieur Jean, il se peut...

Le visage rosé, elle tendit à Jean sa petite main.

Il s'en empara, la couvrit de baisers.

— Oh! Suzette... Suzette... si vous saviez combien je vous aime!

— Mais je le sais, Jean... Je le sais d'autant plus que vous ne me l'avez jamais dit... Et moi aussi je vous aime... Seulement vous, vous n'aviez pas l'air de vous en douter, et vous n'auriez jamais avoué votre amour... J'ai pensé que je devais avoir le courage de parler la première.

— Vous êtes un ange! murmura Jean Leroy transporté.

— Euh! ça n'est certainement pas l'avis de ma tante... Mais n'attristons pas notre joie en évoquant l'image de cette chère parente... Vous m'aimez... Je vous aime... Marions-nous. Et le plus tôt possible, parce que j'ai déjà reçu mon cadeau de noces... Oui l'auto... Je vous expliquerai plus tard.

— Mais... mais... vos parents... votre sœur... voudront-ils de moi?

— Pardon, ce n'est pas ma sœur qui se marie... c'est moi. Il me semble que c'est à moi que le mari doit plaire... Or vous me plaisez...

— Chère Suzette...

— Embrassez-moi, Jean..., vous en mourez d'envie.

Elle tendit gentiment sa joue à l'amoureux Jean, qui ne se fit pas répéter l'invitation et cueillit sur la joue de Suzette un baiser timide.

Ce qui lui arrivait était si inattendu que Jean Leroy avait de la peine à croire à son bonheur et se demandait s'il était bien éveillé.

— Et maintenant, dit Suzette, payez et partons.

« Il faut que je rentre chez moi annoncer mes

fiançailles et que je prenne jour avec ma sœur pour vous présenter à elle.

Jean Leroy, étourdi, ivre de bonheur, paya, suivit Suzette, prit place à ses côtés dans l'auto, ne trouvant pas de mots pour exprimer son ravissement.

L'auto démarra.

Suzette demanda :

— Je vous reconduis à l'agence, n'est-ce pas?

— Non... non... L'agence peut se passer de moi... Si vous le voulez bien, conduisez-moi chez mes parents, 14, rue de Seine... J'ai hâte de leur annoncer mon bonheur inespéré... Je n'ai pas été chez eux depuis une dizaine de jours... Ils doivent se demander ce qui m'arrive.

— Et pourquoi, monsieur, ne rendiez-vous pas visite à vos parents?

— Parce... parce que... je préférais rentrer chez moi... être seul... je voulais que rien ne puisse distraire ma pensée... m'empêcher d'évoquer votre visage adoré... de penser à vous... Je ne vivais qu'avec le souvenir des heures passées en votre compagnie en songeant au lendemain, à la joie que j'aurais de vous revoir... Et puis j'ai eu la grande tristesse de craindre que ce bonheur me soit ravi lorsque vos leçons prendraient fin... Ah! si vous saviez combien j'ai été malheureux!...

— Pauvre ami! dit Suzette, lui adressant son plus joli sourire appuyé d'un tendre regard.

« C'est un peu ma faute... J'aurais dû vous laisser deviner un peu mes sentiments.

« Mais comment se fait-il qu'une femme se rende

toujours compte des sentiments qu'elle inspire et l'homme jamais?

— Croire que vous pourriez m'aimer m'apparaissait comme une folle prétention.

« Vous êtes si loin de moi !... Vous êtes si riche !... Et moi, que suis-je?

— L'homme que j'aime, Jean... Cela répond à tout.

L'amour ignore les distances ou, s'il les voit, il les franchit.

« Ah ! comme vous avez été peu audacieux !

— Et je m'en félicite, Suzette, car cela m'a valu cette chose exquise : les douces paroles d'encouragement que j'ai entendues tout à l'heure et l'aveu si délicieux, si inattendu, de vos sentiments.

« Oh ! à présent, vous verrez si je manque d'audace...

— Je suis aise de vous l'entendre dire, car vous aurez besoin de votre courage, de toute votre énergie, pour affronter ma redoutable tante.

« Nous pouvons nous attendre tous les deux à un accueil plutôt frais... ce qui, par cette chaleur, ne sera pas en somme trop déplaisant.

Jean Leroy se mit à rire.

— Que m'importe l'accueil de votre tante, Suzette !... Si elle me dit des choses désagréables et à vous aussi, nous nous regarderons en souriant...

— Malheureux ! Gardez-vous surtout de sourire en sa présence !... C'est un crime de lèse-noblesse... Elle nous ferait jeter dehors par la valetaille, comme elle dit, désolée de ne pouvoir nous faire brancher haut et court au chêne le plus élevé de ses forêts.

« Nous parlerons de cette entrevue prochaine cet après-midi.

« Je passerai vous chercher à l'agence vers 5 heures... Tâchez de vous rendre libre.

— Je serai libre — n'en doutez pas — à l'heure qu'il vous plaira.

— Nous voici devant le 14 de la rue de Seine... Au revoir, Jean.

— Au revoir, Suzette.

Ils s'embrassèrent, rougissants, et Jean, descendu de l'auto, suivit d'un amoureux regard celle qu'il considérait comme sa fiancée, celle qui prochainement serait sa femme.

Hélas ! il y a loin de la coupe aux lèvres.

***

Lorsque Suzette, à la fin du déjeuner, annonça ses fiançailles avec Jean Leroy, elle fut surprise de l'effet produit.

Si Georges Latour ne manifesta qu'un étonnement relatif, par contre Germaine devint de toutes les couleurs, faillit suffoquer d'émotion, de colère.

— Te marier, toi, toi... Suzette !... Mais tu es folle !... A ton âge ! Et avec un jeune homme que nous ne connaissons pas, qui ne m'a jamais été présenté, dont tu ne nous a jamais parlé.

— Ah ! Mémène, écoute, dit tranquillement Suzette, il faut tout de même, pour parler de quelqu'un, qu'il y ait une fois qui soit la première.

« Si je t'avais parlé de Jean il y a quinze jours, tu

aurais pu me dire également que je ne t'en avais pas encore parlé.

« Quant à mon âge, il me semble bien que c'est l'âge du mariage, vu que presque toutes mes camarades du lycée Jules-Ferry sont déjà mariées... Et elles ont vingt ans comme moi. Louise Langrevol est mariée depuis trois ans.

— Soit... Mais ce jeune homme... ce Jean Leroy, d'où sort-il? Comment l'as-tu connu?

— Aux Champs-Élysées... J'espère que tu trouves l'endroit assez chic.

— Aux Champs-Élysées... sans lui être présentée? Ce monsieur a osé te parler... t'accoster...

— C'est moi qui l'ai accosté dans l'agence d'automobiles qu'il dirige.

— Un automobiliste! Tu veux épouser un automobiliste...

— Ne t'affole pas... Ce n'est pas un simple chauffeur d'auto... Et quand même, il y a de braves gens parmi les chauffeurs. Mais Jean n'est pas chauffeur... C'est un garçon distingué et instruit... Il occupe une situation intéressante sans être pour cela millionnaire. Mais je ne tiens pas à épouser des millions. Jean me plaît...

— Il te plaît...

— Ça, dit Georges gaîment, c'est la meilleure des raisons que tu puisses donner, Suzette.

— Mais c'est inouï! On n'a pas idée d'une chose pareille! Se fiancer à un homme...

— Que je ne connaissais pas la veille de le connaître... oui, je sais... Eh bien! nous avons fait con-

naissance, nous nous sommes vus le plus souvent possible, nous avons causé et j'ai découvert qu'il y avait entre nous une grande conformité d'idées, de caractères... Alors, comme il hésitait à m'avouer son amour, tout à l'heure, je l'ai invité à demander ma main et ensuite à venir te la demander et aussi, hélas ! à faire part de cette union à notre chère tante.

— Ah ! oui, gémit Germaine... Il y a « tante » aussi.

« Que va-t-elle dire ? Je me refuse à lui présenter ce jeune homme.

— Moi aussi, dit vivement Georges.

— Et comme « tante » refuse de me voir, Jean se présentera tout seul.

« Oh ! il sera très courageux, il me l'a promis.

« Seulement il faudra bien, Mémène, que tu annonces à « tante » la visite de Jean.

— C'est obligatoire, dit Georges, et c'est surtout prudent.

— Peut-être, insinua Suzette, tante refusera de le voir... C'est ça qui arrangerait tout.

Georges secoua doucement la tête.

— Ne compte pas là-dessus. Ta tante est femme, donc curieuse. Elle voudra voir celui que tu veux épouser.

— Pour lui dire du mal de moi.

— Ensuite. Mais d'abord pour voir comment il est fait. Parce que, après tout, ce Jean Leroy va devenir son neveu par alliance, que cela lui plaise ou non.

— Que cela lui plaise ou non ! répéta Germaine lugubre... Vous avez dit la phrase qu'il fallait dire, Georges.

« Que va-t-il se passer ?

« Mais cette Suzette est folle ! Se marier... Et pourquoi ?

« N'es-tu pas heureuse avec moi ? Ne t'ai-je pas vouée toute ma vie... te choyant, te gâtant, me pliant à tous tes caprices... Ne me suis-je pas inclinée encore ces jours-ci devant ta dangereuse fantaisie d'une auto et n'ai-je pas laissé notre ami t'offrir cette voiture dans laquelle tu risques tes jours... Je ne vis plus, moi, quand tu conduis cette voiture, méchante enfant ! J'en suis malade !

— Oh ! Mémène !...

— Ma chère amie !...

— Oui, je suis stupide, je le sais, d'avoir des peurs pareilles... Mais tu es tout pour moi... Une mère ne pourrait t'aimer plus que je ne fais... Ah ! Suzette !... Suzette !... Tu n'es qu'une ingrate... une fille sans cœur... Le ciel te punira.

Suzette employa le seul argument en son pouvoir pour sécher les larmes de sa sœur.

Elle l'embrassa avec son impétuosité coutumière, lui prodiguant les plus tendres baisers, tandis que Georges Latour, dans son coin, maugréait.

— Cet amour maternel ressemble à de la tyrannie.

Il ne put s'empêcher de dire à Germaine sa façon de penser.

— Germaine, mon amie, vous n'êtes pas raisonnable... Votre sortie contre votre sœur parce qu'elle veut se marier est tout à fait injuste.

« En épousant l'homme de son choix, elle n'est nullement ingrate et suit la loi naturelle.

« Mais vous, en vous opposant à ce mariage parce qu'il vous prive de la présence de Suzette, vous agissez égoïstement et ne pensez qu'à vous au lieu de penser au bonheur de Suzette.

Germaine, irritée, releva la tête.

— Georges, l'égoïste, c'est vous... vous qui pensez que Suzette, une fois mariée, je consentirai à m'unir à vous... Et cela explique votre désir, votre hâte de voir Suzette me quitter... Vous ne comprenez pas mes sentiments... Un homme ne comprend rien à certaines choses du cœur...

— Mais il en comprend d'autres que les femmes ne comprennent jamais, riposta Georges froissé.

— Traitez-moi de sotte tant que vous y êtes.

— Germaine, voyons... notre ami n'a jamais pensé chose pareille.

— Laisse-moi tranquille ! Mêle-toi de tes affaires !... Je suis assez grande pour discuter avec Georges et défendre mes intérêts contre lui.

— Vos intérêts ! murmura Georges suffoqué... Et contre moi !

— Je sais ce que je dis... Brisons là... Entre ma sœur et moi, je n'ai pas besoin d'une intervention étrangère. Grâce au ciel, vous n'êtes pas encore mon mari, et j'ai le droit d'avoir une opinion personnelle sur les faits et gestes de Suzette, qui me doit obéissance.

Georges, sans mot dire, passa devant Suzette consternée et se dirigea vers la porte.

— Georges ! appela timidement Germaine, déja désolée de ce qu'elle avait dit. Georges, où allez-vous ?

— Je pense, dit Georges flegmatique, que je ferai bien d'aller prendre l'air. Une promenade au grand air est un calmant tout indiqué aux gens surexcités.

Puis se tournant vers Suzette :

— Suzette, je serai à cinq heures devant l'agence Sitron, et j'espère que tu voudras bien me présenter à ton fiancé.

— Georges ! supplia Germaine.

Mais Georges, insensible à la douceur de ce dernier appel, sortit vivement du salon, et Germaine de nouveau fondit en larmes.

Cette fois, Suzette ne consola pas sa sœur.

Elle était très mécontente de la façon dont Germaine avait traité leur grand ami si dévoué, si affectueux, qui depuis nombre d'années leur donnait tant de preuves d'attachement et était resté fidèle à son amour pour Germaine.

Elle affecta de s'intéresser à la lecture d'un journal illustré qu'elle avait pris sur un guéridon avant d'aller se jeter dans le canapé placé à l'autre bout du salon, loin de sa sœur.

Germaine, de son petit mouchoir de dentelle, essuya ses larmes, se tamponna les yeux et, s'efforçant de reprendre son calme coutumier, dit d'une voix peu ferme :

— Georges est bien capricieux aujourd'hui.

Pas de réponse.

— Traiter avec tant de désinvolture une amie de vingt ans.

Silence absolu du côté de Suzette.

— Enfin ! j'aurais dû m'y attendre... Evidemment

il s'est lassé de m'attendre et cherchait une occasion de rompre.

Suzette fit un saut de carpe, retomba sur son canapé, jeta son journal en l'air.

— Oh ! Mémène, comment peux-tu être injuste de la sorte... Après m'avoir traitée d'ingrate... tu traites Georges de capricieux et d'oublieux... Ah ! non... non... ça me dépasse... Eh bien ! moi, je trouve que Georges a fait preuve d'une patience angélique et que toi tu es une capricieuse, une coquette qui te plais à te faire adorer par ce pauvre Georges que tu lanternes depuis des années sans lui accorder autre chose qu'un baiser pour sa fête... Et tu acceptes ses petits soins, tu lui fais faire tes courses, tu le charges des commissions les plus baroques... tu l'obliges à aller rendre visite à tante... Un autre serait devenu fou... Et tu as l'air d'hésiter à l'épouser... Ah ! bien, c'est moi qui à sa place ne voudrais plus de toi...

Germaine, interloquée, se leva le visage empourpré de colère.

— Suzette... Je te défends...

— Tu n'as rien à me défendre... Je vais être majeure... Je ne te pardonne pas la façon dont tu as parlé de mon fiancé et la façon dont tu as traité notre ami... Je rentre dans ma chambre et n'en sortirai que pour aller prendre ma voiture au garage et aller retrouver Jean Leroy.

« Tu me diras si tu veux que je te le présente demain.

« Si tu ne veux pas, eh bien, tant pis... Nous nous marierons tout de même, et Georges sera mon témoin.

Ayant décoché cette dernière flèche, Suzette effectua une retraite précipitée et alla s'enfermer dans sa chambre, abandonnant sa sœur au désarroi, à la honte, à la colère et à toutes sortes de sentiments qui, jusqu'alors, avaient été inconnus à la malheureuse Germaine.

Elle s'effondra dans un fauteuil, ne sachant plus à quel saint se vouer. Quel parti prendre vis-à-vis du fiancé de Suzette!

Ah ! si Georges avait été là pour la conseiller !

Dans le couloir, une démarche claudicante, un pas bien connu.

Georges Latour était là.

— Ma chère amie, dit-il aimablement, le temps se couvre et j'ai craint de recevoir une averse. Alors je suis remonté chez vous pour attendre que le temps s'éclaircisse.

Ce disant il la regardait, souriant, les yeux emplis de si tendre indulgence que Germaine, confuse, murmura :

— Georges! Georges ! j'ai été méchante et injuste... Cela ne m'arrivera plus... Je vous prie de me pardonner.

— C'est ma faute, dit Georges gaîment... J'aurais dû ne pas parler, ni me mêler de ce qui ne me regarde pas... Comme vous l'avez dit très judicieusement, je ne suis pas votre mari, et une discussion entre vous et votre sœur ne concerne que vous deux et non un étranger.

— Oh! un étranger... vous! vous, Georges!

— Dame! Que suis-je? Ni votre parent, ni votre mari... Donc un étranger.

— Est-ce qu'un ami comme vous n'est pas plus qu'un parent ?

« Georges, soyez bon... Pardonnez-moi mes paroles stupides... J'ai tellement de chagrin.

« Me faudra-t-il vous perdre après avoir perdu Suzette ?

Humble, la tête basse, le cœur gros, elle était devant lui, l'aspect si malheureux que Georges la prit dans ses bras.

— Germaine, à quand notre mariage ?

Germaine murmura :

— Quand vous le voudrez, mon ami.

— Alors, dès que Suzette sera mariée ?

— Oui, Georges.

— Très bien. Et maintenant, chère amie, occupons-nous un peu du mariage de cette écervelée avec ce don Juan de l'auto... Car, voyez-vous..., si ces jeunes gens se conviennent, il ne faut pas que ça traîne... J'ai hâte de voir leur bonheur.

— Et aussi le vôtre, n'est-ce pas? insinua doucement Germaine.

— Dites le nôtre, chère amie, cela me fera plaisir.

— Et aussi le nôtre, répondit docilement Germaine, offrant sa joue aux lèvres de Georges Latour.

***

Au 14 rue de Seine, aussi, on avait parlé de fiançailles.

Mais on n'avait pas blâmé le fiancé. Au contraire.

M. Sébastien Leroy, après avoir fait grise mine à son fils qui se permettait de venir déjeuner quand il n'était pas attendu, ce qui donnait un surcroît de travail à la cuisinière et obligeait à corser le repas, avait daigné écouter les explications de son fils en présence de Mme Sophie Leroy, son épouse légitime, personne revêche, anguleuse et fort intéressée.

M. Sébastien Leroy, qui était chef de division au ministère des Finances et qui, après trente ans de bons et loyaux services, — entendez trente ans de présence dans les bureaux, — présence n'étant pas toujours synonyme de travail, — avait vu sa boutonnière passer du violet au rouge, était le type parfait du rond-de-cuir.

Il était grand et blême, le nez chevauché par un binocle, les yeux mornes, le crâne poli comme une boule d'ivoire, était sentencieux et dogmatique, savait l'art de courber l'échine devant ses chefs et de toiser ses inférieurs.

Au demeurant, ce n'était pas un méchant homme.

Il laissait volontiers sa femme porter la culotte, mais réservait tous ses droits sur la façon d'occuper ses loisirs à la sortie de son bureau.

Ce temps lui appartenait, et il le consacrait à de longues parties de belote en compagnie de quelques collègues qui aimaient à se réunir dans un petit café d'aspect provincial où ils faisaient la loi.

Pour conclure, disons que l'intelligence des époux Leroy ne dépassait pas la moyenne, qu'ils étaient truffés de préjugés absurdes, bourrés d'idées toutes

faites et que le lieu commun fleurissait dans tous leurs propos.

Tandis que Marie, la bonne à tout à faire, s'affairait devant ses fourneaux, rendant plus copieux le bœuf mironton et ajoutant de la farine aux œufs qui devaient servir pour l'omelette aux fines herbes, Jean Leroy avec enthousiasme racontait sa merveilleuse histoire d'amour à ses parents.

Mme Leroy, abandonnant son air pimbêche, écoutait ravie.

Une mère est toujours flattée des succès de son fils.

M. Leroy dodelinait de la tête d'un air approbateur et, sententieux, conclut :

— Ce futur mariage est en somme une excellente affaire, je crois.

— Combien ta fiancée apporte-t-elle de dot ? demanda Mme Leroy.

— Mais, maman, je ne sais pas... Comment veux-tu ?... Tu penses bien que nous n'avons pas parlé d'argent.

— L'amour est une chose, les affaires en sont une autre, énonça le chef de division. Si tu veux écouter les conseils de l'expérience, dès que tu verras cette jeune fille, pose-lui adroitement quelques questions sur sa situation de fortune.

— Oh ! papa !...

— Quoi ? oh ! papa !... dit aigrement Mme Leroy... C'est tout naturel, il me semble. Ton devoir d'honnête homme est de demander à cette demoiselle combien elle apporte en échange de ce que toi tu apportes.

« Tu as une belle situation, qui ne peut faire qu'augmenter.

« Tu es le fils d'un haut fonctionnaire, décoré, qui sera mis à la retraite dans deux ans.

« Avec cela, tu n'es pas vilain garçon, tu es instruit, bien élevé.

« Ça se paie, ces choses-là...

« Combien de jeunes filles, et des plus huppées, seraient fières de devenir ta femme.

Jean Leroy sourit.

— Je ne sais pas s'il y a tant de jeunes filles que cela qui seraient heureuses de m'épouser... Jusqu'ici je n'en ai pas rencontré.

— Mon enfant, ta mère a raison... Tu représentes une valeur morale à laquelle doit faire contrepoids chez ta femme une valeur financière... Tu me comprends.

— Ah! je ne me suis pas occupé de cette équivalence... Tout ce que je sais, c'est que j'adore Mlle Suzette Manse, qu'elle m'aime et que je suis le plus heureux des hommes.

Mme Leroy, scandalisée, leva les bras au ciel.

— Est-il possible d'être aussi peu raisonnable! Mais, malheureux enfant, à notre époque, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche... Il faut penser au loyer, aux dépenses quotidiennes... Et les robes de ta femme, y as-tu pensé seulement? Cette jeune fille doit dépenser énormément pour sa toilette... Il n'est que juste qu'elle paye ces dépenses... Et je devine qu'elle doit être très mondaine. Ah! mon pauvre Jean, tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme du monde! Ce genre

de femmes épuiserait les trésors de Golconde...

— Suzette, dit Jean ennuyé, est évidemment une jeune fille du monde et ne saurait vivre modestement comme nous.

— Ah! tu vois, s'écria Mme Leroy triomphante, tu le reconnais toi-même... Ta fiancée est un gouffre...

— Mais pas du tout... Je la crois, au contraire, de goûts très simples.

— Tu te contredis, mon ami...

— J'entends Marie, dit M. Leroy, se levant... Passons dans la salle à manger. Nous reprendrons ce sujet de conversation au dessert, lorsqu'elle aura regagné sa cuisine et ne sera plus aux écoutes.

La famille Leroy avait bien tort de redouter l'indiscrétion de Marie, une affreuse souillon, atteinte d'imbécillité chronique et dont le rire niais répondait fréquemment aux observations de ses maîtres.

Ce rire, elle en fit don aux convives tout le long du repas qu'elle servit, avec sa maladresse coutumière, renversant la sauce, manquant d'éborgner Jean et laissant choir les assiettes qu'elle emportait.

A sa maîtresse qui, furieuse, l'avertissait qu'elle lui retiendrait la casse :

— Oh! oui, madame, comme de juste, répondit-elle en riant... Ce qui est cassé, faut le remplacer.

— Marie est de plus en plus idiote! dit Jean... Pourquoi la gardez-vous?

— Parce que, dit sévèrement Mme Leroy, elle fait notre affaire.

« Nous la payons très peu et tu n'as pas idée combien elle nous fait faire d'économies avec le blanchis-

sage... Elle lave tout le linge et elle repasse très bien.

« Je souhaite que dans ton ménage tu tombes sur une cuisinière comme Marie.

Jean, effaré, regarda sa mère.

L'idée de voir Suzette servie par une souillon de ce genre l'indigna.

— J'espère, dit-il sincèrement, que nous trouverons mieux que cela.

— A présent que cette jeune fille a réintégré son laboratoire, dit M. Leroy, emplissant sa tasse à café de morceaux de sucre, terminons-en avec l'histoire de ton mariage... Je n'ai qu'une heure à t'accorder, car, pour rien au monde, je ne voudrais être en retard au ministère. Que diraient mes subordonnés. L'exemple de l'exactitude doit venir d'en haut. Je t'écoute.

— Mais, papa, je n'ai rien de plus à te dire. Je vous ai fait part de l'heureuse nouvelle. Je dois être présenté aux parents de Suzette. Après quoi je vous la présenterai et vous irez faire la demande officielle.

— Oh! pardon, dit vivement Mme Leroy, ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Ton père et moi ne ferons la demande officielle que lorsque nous connaîtrons le chiffre de la dot.

— Cela va de soi! approuva M. Leroy.

Jean Leroy était sur des charbons ardents.

Quel supplice de ne pas parler le même langage que ses parents.

Il leur parlait amour, ils répondaient « chiffres ».

— Mais sapristi, voyons... je ne veux tout de

même pas dire à cette jeune fille : « Mademoiselle Suzette, avant de vous épouser, je désire savoir combien vous aurez de dot... »

— Pourquoi pas ?

— Rien de plus naturel.

— Ah ! vous trouvez... Voyons, papa, lorsque tu as épousé maman, lorsque tu étais son fiancé plutôt, est-ce que tu lui as dit : « Mademoiselle, combien avez-vous ? ».

— Non, je ne l'ai pas fait, mais mes parents, gens sensés, ont discuté notre contrat... Je me rappelle que les parents de ta mère se firent longtemps tirer l'oreille et ne cédèrent que sur la menace que fit mon père de rompre nos fiançailles...

— Ah ! charmant !... charmant ! dit Jean ironique. Je vois que maman et toi n'éprouviez pas l'un pour l'autre un de ces amours...

— L'amour ! l'amour ! tu n'as que ce mot à la bouche... Qu'est-ce que l'amour vient faire dans un mariage ?

— Ah ! permets... moi je trouve...

— Tu vas dire des bêtises... On ne se marie pas parce que l'on s'aime... On s'aime parce qu'on est mariés... Ce que tu appelles l'amour vient tout naturellement, à la longue, à la suite d'une cohabitation quotidienne pendant laquelle on finit par s'apprécier.

« C'est ainsi que j'ai épousé ta mère, qui m'était indifférente.

« Mais elle apportait 87.000 francs de dot... Et j'ai fini par l'aimer.

— Et moi j'ai aimé ton père par raison... parce

que c'était un garçon sérieux, d'humeur égale, après avoir compris qu'un autre homme plus brillant m'aurait peut-être rendue malheureuse. Voilà ce que c'est que le mariage basé sur la raison et traité comme une affaire sérieuse...

— Oui... Eh bien! moi, votre fils, je vous déclare tout net que j'épouse Mlle Suzette Manse parce qu'elle me plaît infiniment et que je ne suis pas de ces gens qui attendent que l'amour vienne après vingt ans de vie commune. Quant à la dot, je n'en parlerai pas. J'attendrai que ses parents agitent cette question.

— Mais, malheureux, tu es fou... Et qui te dit que cette fille a une dot...

Jean haussa les épaules.

Au fait, dit son père, ta mère a raison. Elle n'a peut-être pas un sou vaillant, ta fiancée... Permets... permets... Nous avons le droit de tout supposer... Et si elle n'avait pas un sou... L'épouserais-tu? Réponds.

Démonté par cette question, Jean balbutia:

— C'est absurde.

— Réponds. L'épouserais-tu si elle te disait qu'elle n'a pas le sou, qu'elle n'a d'autre fortune que sa beauté et qu'elle s'en remet à toi du soin de pourvoir à tous ses besoins.

— Non, bien sûr... Un homme ne peut se permettre de nos jours d'épouser une fille qui n'a rien... Avec les difficultés de la vie, la cherté de toutes choses... un tel mariage serait absurde... Ou alors il faudrait que le mari fût millionnaire pour s'offrir la fantaisie d'épouser une jeune fille pauvre.

— Très bien, dit M. Leroy se levant, je vais à mon bureau.

« Je t'ai fait toucher du doigt la situation délicate qui est la tienne. Tu veux épouser une jeune fille que tu crois riche et qui ne l'est sans doute pas. Réfléchis. Et tu te rendras compte que les observations de tes parents sont fondées sur la logique et le désir de sauvegarder tes intérêts.

Son père disparu, Jean, maussade, s'en prit à sa mère.

— La logique... la logique... la logique! Il n'y a pas que ça sur la terre. Comment, mère, toi une femme, peux-tu être insensible à la poésie qui se dégage d'un beau roman d'amour.

— Les romans sont l'ouvrage d'écrivains qui n'entendent rien à la vie et qui finissent toujours mal. Ton père est la raison même. Je l'approuve. Tâche de savoir le chiffre de la dot. Inutile de nous présenter cette jeune fille tant que tu ne seras pas fixé là-dessus. Nous refusons de la recevoir.

— Ah! çà, par exemple...

— C'est ainsi! laissa tomber Mme Leroy de sa voix la plus âpre.

Jean, furieux, se retira sans même embrasser sa mère.

Les raisonnements de ses parents l'avaient mis hors de lui.

Il était tellement énervé qu'au lieu de se rendre directement à son agence il s'offrit une longue promenade.

Cela détendit ses nerfs, et son esprit retrouva un

calme joyeux lorsqu'il se dit que, à peine à l'agence, il allait voir apparaître sa charmante Suzette.

Au moins de ce côté-là, il en était certain, il n'y aurait pas de ces sottes histoires avec les parents et on ne lui demanderait pas quelle dot apporterait son mari...

Suzette sans le sou!

Ses parents étaient décidément des fossiles aux idées rétrogrades.

Comme il avait bien fait de se louer un appartement et de ne plus vivre avec eux, les voyant le moins possible...

Il les verrait moins souvent encore lorsqu'il serait marié, car, de toute évidence, ils ne s'entendraient pas avec Suzette, si même ils ne la prenaient pas en haine tout de suite.

Il soupira :

— La famille, ça va tant qu'on est jeune, mais après cela n'est plus possible. Les idées sont trop différentes. Les enfants marchent avec leur temps, et les parents gardent les idées de leur époque... Non... non... la vie n'est plus possible!...

« Ah! et puis ne pensons plus à cela.

« Je vais revoir Suzette.

Et, rebroussant chemin, Jean Leroy, que sa promenade avait conduit vers Notre-Dame, prit la direction de l'agence.

Il y avait foule dans le hall, et les vendeurs s'empressaient, faisant l'article, se livrant à des explications techniques, faisant ressortir la supériorité des autos de la maison Sitron.

L'employé principal de l'agence, écourtant une démonstration, vint vers Jean Leroy, le prit à part.

— J'avais oublié de vous dire que ce matin le patron est venu en votre absence... Il est encore revenu il y a une heure et vous a demandé... Il a paru très mécontent de ne pas vous voir... Il a dit qu'il repasserait vers...

Leroy n'écouta pas la suite.

Suzette venait d'apparaître.

Après un bref merci à l'employé, Jean se dirigea rapidement vers sa fiancée souriante.

— Jean, dit-elle en lui tendant la main, vous déjeunerez demain avec nous. J'ai supposé que vous seriez libre...

— Si je ne l'étais pas, j'aurais tout fait...

Il s'interrompit, car un monsieur boitant légèrement s'avançait vers Suzette.

— Suzette, j'ai failli être en retard.

— Ah! grand ami... je vous cherchais du regard... Je vous présente Jean... monsieur Jean Leroy... Jean, je vous présente monsieur Georges Latour, un vieil ami de la famille, un ami de toujours, qui sera mon témoin.

Les deux hommes souriants échangèrent une poignée de mains.

— Mais on ne peut causer ici, dit Georges.

« Si pour faire plus ample connaissance nous allions jusqu'au *Berry*?

« Pouvez-vous vous absenter quelques instants?

— Mais certainement, dit Jean vivement.

Tous trois sortirent, Suzette placée entre les deux hommes dont elle avait pris le bras.

Les deux hommes avaient sympathisé tout de suite.

Attablés au *Berry*, ils se dévisagèrent avec complaisance.

— Monsieur Leroy, dit Georges, je suis ravi de faire votre connaissance; je crois que vous rendrez Suzette heureuse.

— Je ne vivrai que pour cela, monsieur.

— Je ne vous demande pas si vous l'aimez... cela saute aux yeux... J'ai peur que vous l'aimiez trop.

— Oh! se récria Jean.

— Oui, c'est une enfant qui a été trop gâtée, n'ayant pas connu ses parents, par sa sœur d'abord et par moi ensuite... J'ai bien peur que vous ne suiviez ses déplorables exemples.

— J'en ai peur aussi, dit Leroy en riant.

— Ah! mais, grand ami, protesta Suzette, il ne faudrait pas abuser de la situation et chercher à me noircir aux yeux de Jean sous le fallacieux prétexte que vous aurez l'honneur d'être mon témoin, sans cela j'empêcherai Jean de vous servir de témoin quand vous épouserez Germaine.

Au regard interrogateur de Jean, Georges Latour répondit par ces simples mots :

— Oui, je dois épouser la sœur de Suzette sitôt après votre mariage.

— Et comme il attend ce mariage depuis vingt ans, vous devez comprendre, Jean, combien il tarde à monsieur que nous soyons mariés... Vous vous rendez compte?

La conversation, engagée sur ce mode plaisant, se prolongea jusqu'au moment où, à son grand regret, Jean Leroy dut quitter Suzette et Georges Latour pour se rendre à son agence.

Une surprise désagréable l'attendait.

***

On prenait le café au salon.

Le repas avait été fort gai.

Comment aurait-il pu en être autrement?

Suzette et Jean ne pensaient qu'à leur prochain mariage; Georges et Germaine pensaient qu'après l'union de ces jeunes gens viendrait le jour où eux-mêmes seraient enfin unis.

A la vérité, il avait fallu quelque effort à Jean et à Germaine pour montrer dès le début du déjeuner un visage souriant.

Germaine, quelle que fût sa satisfaction de devenir la femme d'un homme qui l'avait bien méritée, gardait un peu de mélancolie de voir avec quelle désinvolture sa sœur était prête à la quitter pour se créer une vie nouvelle et lui gardait rancune de ce qu'elle appelait avec quelque exagération son ingratitude.

Mais les regards affectueux de Georges, le souvenir de son tendre et persistant attachement, finirent par l'emporter, et elle se mit au diapason de la joie qui l'entourait.

Pour Jean, il avait quelque raison d'être soucieux et fut héroïque en cachant, à tous les yeux, son souci.

La veille, en quittant ses amis, il avait trouvé à l'agence le grand patron qui l'accueillit par cette phrase dépourvue d'aménité :

— Monsieur Leroy, vous pouvez passer à la caisse, vous ne faites plus partie de la maison.

Et avant que le malheureux assommé ait pu se récrier, il entendait ces mots explicatifs :

— Voilà plusieurs fois que je viens à cette agence sans avoir le plaisir de vous rencontrer. D'autre part, des lettres anonymes m'ont informé que tous les matins vous abandonnez votre poste pour aller vous promener en compagnie d'une jolie fille.

— Mais, monsieur, c'est ma fiancée...

— Vraiment? Eh bien, comme vous ne faites plus partie de la maison, vous aurez tout loisir désormais d'aller goûter le charme de sa compagnie.

Ces mots dits, le grand patron tourna le dos à son directeur atterré, pour aller donner ses instructions au nouveau directeur qu'il avait amené avec lui.

Jean Leroy n'essaya pas de faire revenir M. Sitron sur sa décision.

Il savait que ce serait peine perdue.

Mais quelle pénible chose pour lui.

Il était désormais sans situation.

Quand trouverait-il une nouvelle place?

Devait-il dire la chose loyalement à Suzette, la prier de retarder leurs fiançailles jusqu'à ce qu'il ait retrouvé une place?

Cette pensée effleura à peine Jean Leroy.

Il pensa que le mieux était de se taire pour l'instant.

On verrait après.

Certainement Suzette l'aimait assez pour ne pas lui reprocher la perte de son poste.

Riche comme elle devait l'être, elle se soucierait peu de cet incident.

Néanmoins, c'était chose désagréable que de jouer le rôle d'un mari qui n'apporte à sa femme qu'un joli visage et tous les agréments extérieurs dont sont pourvus les messieurs qui comptent sur la générosité féminine.

Cette pensée le fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Bah! conclut-il... ce n'est que momentané... Pour l'instant, ce qui importe, c'est mon mariage.

Et c'est avec cette idée qu'il se rendit au déjeuner où son sort allait se décider.

Mais tout de même, au fond de lui, il gardait un secret mécontentement de sa conduite, se reprochant son manque de franchise.

La vue de Suzette fit s'envoler ses remords peu à peu.

Il fut conquis par l'affabilité de Georges, qui lui était de plus en plus sympathique; par la courtoisie de Germaine, dont la beauté grave le frappa, et les rires de Suzette, les plaisanteries de Georges, l'excellence des vins, cette atmosphère de cordialité qui l'enveloppait, tout contribua à exalter sa bonne humeur, à lui donner l'impression que ce mariage s'annonçait sous les plus heureux auspices et qu'il allait être le plus heureux des mortels.

Après le café, Georges ramena à la réalité les deux amoureux qui échangeaient dans un coin de tendres propos.

— Après le miel, l'absinthe, mes enfants.

« Il faut que Jean Leroy rende visite à tante Adélaïde.

« Germaine a annoncé vos fiançailles ce matin, et la redoutable tante a accueilli cette annonce avec une sérénité touchante.

« Elle désire voir le fiancé, seule à seul.

— Pauvre Jean! dit Suzette... Aurez-vous le courage?

— Mais ce sera pour moi un plaisir d'aller présenter mes hommages à mademoiselle votre tante.

— Un plaisir, murmura Georges... Mettons une obligation mondaine et n'en parlons plus.

— Oh! dit Germaine, êtes-vous méchant... Mais non, monsieur Jean, ma tante n'est pas si terrible que ça... Elle a ses petites manies, ce qui est tout naturel à une personne de son âge... Mais elle est très sensible aux égards qu'on lui témoigne... Je suis sûre que vous ferez sa conquête comme vous avez fait la mienne... Venez, je vais vous conduire jusqu'à sa porte et vous laisserai seul avec elle, puisque c'est son désir.

« L'entretien terminé, vous redescendrez nous faire part de vos impressions.

— On vous donne une heure! dit Suzette... Passé ce délai, c'est qu'il vous sera arrivé un malheur et nous monterons vous arracher aux griffes de tante.

— Suzette, dit Germaine fronçant les sourcils, il est des plaisanteries que tu devrais bien t'épargner.

Mais Suzette, en veine de raillerie, courut à Jean, prit sa tête dans ses mains et d'un ton tragique, l'embrassant sur le front, déclara :

— Puisse ce baiser, Jean, vous donner la force d'aller jusqu'au bout d'un entretien avec ma chère tante.

Germaine, irritée, prit Jean par le bras, l'entraîna.

Georges et Suzette se mirent à rire comme des enfants.

Dans l'ascenseur, Germaine expliqua :

— Ma tante, qui est propriétaire de cet immeuble, a toujours habité son cinquième. Elle prétend qu'elle respire mieux là-haut... Vous verrez, elle est charmante.

Georges et Suzette exagèrent... Nous voici arrivés.

Sortant de l'ascenseur, elle sonna, livra Jean à la vieille Pauline et redescendit.

Un peu troublé, Jean se laissa conduire au salon où l'attendait la vieille demoiselle, assise en son fauteuil comme sur un trône et Stuart ronflant sur ses genoux.

Elle s'arma de son face-à-main, toisa Jean interdit et lui désigna un tabouret préparé à son intention.

— Asseyez-vous là, ordonna-t-elle.

« Je suis heureuse, monsieur, de vous voir et vous remercie d'avoir consenti à venir me présenter vos hommages.

« Les bonnes manières s'en vont. Les jeunes gens d'aujourd'hui ignorent la politesse.

« La vôtre m'est d'autant plus sensible.

« Ainsi, vous avez le courage, monsieur, d'épouser ma nièce, Suzanne Manse.

— Oh! le courage, mademoiselle... dites la très grande joie... Mlle Suzanne est charmante.

— Oui... oui... coupa Mlle de l'Huy, je sais quelle importance les hommes attachent à ces appas passa-

gers... Si j'ai prononcé le mot courage, c'est qu'il en faut beaucoup, à mon sens, pour épouser une jeune fille charmante, mais incapable de subvenir à ses besoins... La vie est difficile... monsieur... Et ce mariage d'amour va vous apporter bien des soucis.

— Je ne comprends pas, mademoiselle.

— Comment, mes nièces ne vous ont pas averti ? Oh! c'est mal!... Comment, vous ne savez pas que je suis ruinée, qu'elles n'ont pas un sou vaillant, qu'à la fin du mois nous abandonnons cette maison qui fut mienne, mais que je dois laisser à des créanciers intraitables.

« Heureusement, avec le peu d'argent qui me restait, je viens d'obtenir mon admission dans une maison de retraite pour dames âgées.

« Mon existence sera assurée pour le peu de jours qui me restent à vivre... Mais mes pauvres nièces, que vont-elles devenir?

« Elles seront littéralement à la rue.

« Heureusement, votre mariage va les tirer d'embarras, car, naturellement, en épousant Suzette, vous prenez Germaine à votre charge.

— Mais, balbutia Jean assommé, je croyais que Mlle Germaine devait épouser M. Latour.

Mlle de l'Huy éclata de rire.

— Il y a longtemps que ce mariage aurait eu lieu si M. Latour avait quelque argent. Le malheureux prend ses repas chez ma nièce... pour soulager sa bourse... Il s'est ruiné aux courses... Lui aussi doit compter que vous lui viendrez en aide.

— Mais... mais... c'est impossible, gémit Jean... Moi-même, je suis dans une situation...

— Bon... bon... dit Mlle de l'Huy avec bienveillance, je ne vous demande pas vos secrets, ni de quelle façon vous pourrez évincer ce pique-assiette... Et je vous comprends... C'est assez que votre mariage vous mette deux femmes sur les bras...

« Ah! étant donnée ma pauvreté, monsieur Leroy, vous m'excuserez si je ne puis vous offrir un cadeau — si minime soit-il — à l'occasion de votre mariage et si je m'abstiens d'assister à la cérémonie.

« Mes vœux vous accompagnent et aussi toute ma reconnaissance pour votre geste charitable.

« C'est bien... c'est digne d'un grand cœur que de se charger de deux pauvres jeunes filles qui, sans votre intervention, risquaient de mourir de faim.

« Encore une fois, merci pour ces pauvres enfants.

« Vous pouvez vous retirer, monsieur Leroy... Je suis bien aise d'avoir fait la connaissance d'un noble cœur.

Assommé, chancelant, Jean Leroy se retira en balbutiant des syllabes incohérentes.

Il se retrouva dans l'escalier, hébété, s'appuyant aux murs.

Suzette, la jolie Suzette, n'avait pas la moindre dot!

On l'avait joué...

Il s'expliquait à présent qu'elle eût la première proposé sa main au naïf amoureux qu'il était.

Et ce Georges, quel astucieux roublard!

Quant à Germaine, qui avait l'air si sérieuse...

Il eut un rire nerveux, descendit lentement les marches.

Pas un instant l'idée ne lui vint que Mlle de l'Huy avait pu mentir, cherché à l'éprouver ou même simplement avait voulu faire une méchanceté à Suzette.

On est naturellement plus porté à croire le mal que le bien.

Aveuglément, Jean Leroy avait cru la vieille fille.

Pourquoi aurait-il mis en doute sa parole?

Il s'aperçut qu'il était dans la rue.

Il était passé devant l'appartement de Germaine sans s'en rendre compte.

Il eut un grand geste de découragement, leva la tête vers le premier étage et, le cœur ulcéré, car il adorait Suzette, il s'éloigna à grands pas, sans se préoccuper de l'incorrection de son attitude.

Suzette, pendant ce temps, consultait la pendule avec impatience.

— Qu'est-ce que « tante » peut bien raconter à Jean?

« Tu ne trouves pas, Mémène, qu'il reste bien longtemps?

— Oh! tu sais comme tante est curieuse!... Elle doit poser des tas de questions...

— Un examen prénuptial, quoi, lança Georges.

« Je suis un peu de l'avis de Suzette, ma chère amie.

« Je connais assez votre tante pour savoir qu'elle n'est pas prodigue de son temps envers les étrangers; or, Jean Leroy est pour elle un étranger et, de plus, c'est le futur mari de Suzette... Encore une raison pour qu'elle ne se mette pas en frais d'amabilités.

— Georges, vous connaissez mal notre tante... Moi, je ne suis par comme vous. J'augure toutes sortes de bonnes choses de la prolongation de cet entretien.

— Hem!... nous verrons... nous verrons...

— Moi, dit Suzette impétueusement, je n'augure rien de bien... Et si dans dix minutes Jean n'est pas ici, je monte le chercher.

« De quel droit accapare-t-elle mon fiancé? Que peut-elle bien lui dire? Du mal de moi évidemment. Eh bien! Jean n'a pas à écouter ses calomnies...

« Il n'a qu'à la remettre en place et à revenir.

— Il se passe quelque chose d'anormal, insinua Georges Latour. Cette conversation devrait avoir pris fin... Une première visite est généralement écourtée... A moins que Jean ne sache comment prendre congé, n'ose se retirer par excès de politesse.

« Peut-être, chère amie, devriez-vous monter.

— Oui, monte et dis que je réclame Jean tout de suite... Après tout, il est un peu mon bien... Je ne veux pas le prêter plus longtemps à tante.

Germaine, à contre-cœur, se décida.

Elle se rendait compte qu'en effet Jean restait bien longtemps.

— Je ne sais quel prétexte imaginer, dit-elle.

— Bien simple, chère amie... Dites la vérité... Vous êtes inquiète de ne plus voir revenir ce jeune homme et craignez qu'il ne soit survenu un accident à votre tante.

— Oui... oui... Eh bien, j'y vais.

Mais à ce moment la porte du salon, brusquement poussée, livra passage à la vieille Pauline tout émue.

— Venez... venez vite... Mademoiselle vient de mourir dans mes bras.

— Ciel ! s'écria Germaine... allons.

— Et Jean ? demanda Suzette.

— Jean ! Ah ! oui, le monsieur qu'est venu voir Mademoiselle. Oh ! ben... y a plus d'une demi-heure qu'il est parti.

La stupeur fit oublier la mort de la demoiselle.

— Parti, s'écria Suzette... Et il ne s'est pas arrêté ici...

— Qu'est-ce que cela signifie ? gronda Georges... Il aurait donc voulu nous éviter...

— Ce n'est pas possible, protesta Suzette prête à pleurer. Jean n'aurait pas fait cela... Pourquoi ?

— Incompréhensible, dit Georges... Voyons, Pauline, vous affirmez que ce monsieur a quité votre maîtresse il y a une demi-heure.

— Bien sûr... Je l'ai vu sortir qui allait tout de travers comme s'il était saoul.

« Et, un moment après, j'ai été près de Mademoiselle, qui riait comme une petite folle.

« Même que je me suis demandé comment il se faisait que la visite de ce monsieur l'ait mise autant en gaieté...

« Et c'est alors qu'elle a poussé un grand cri, jeté le chien à terre, et puis elle s'est renversée dans son fauteuil sans plus bouger.

« J'ai cru qu'elle avait perdu connaissance... J'ai appelé Baptiste, Berthe... On lui a tapé dans les mains... on lui a...

— Je monte tout de suite, dit vivement Germaine. Venez, Pauline.

Georges Latour se disposait à accompagner Germaine lorsqu'il aperçut Suzette écroulée dans un fauteuil, le visage inondé de larmes.

— Suzette!... ma petite Suzette!... qu'as-tu?

— Jean renonce à moi, dit-elle, je ne le verrai plus...

« Il n'a plus voulu me voir.

« C'est ce que « tante » lui a dit qui l'a déterminé à se sauver sans venir ici.

« Quelles horreurs a-t-elle pu inventer?

« Oh! la méchante femme!... Je la déteste!... je la déteste!...

Et une épouvantable crise de nerfs s'empara de la malheureuse, affolant Georges, qui appela à son aide femme de chambre et cuisinière.

***

Germaine s'arrêta interdite devant le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Sur la tête de sa malheureuse tante, écroulée dans son fauteuil, le vieux Baptiste versait goutte à goutte l'eau d'une carafe, tandis que Berthe avec énergie, tenant dans ses doigts la main de la défunte, lui appliquait de grands coups avec sa main droite en répétant sans cesse :

— C'est rien, ça, mademoiselle... Ça va se passer.

L'arrivée de Germaine interrompit les deux fidèles serviteurs dans leurs exercices surprenants.

Baptiste alla poser la carafe et posant ses mains sur ses hanches se courba jusqu'à faire décrire à son corps l'image géométrique d'un plan horizontal rencontrant un plan vertical en murmurant :

— Je fais ce que je peux, mademoiselle, mais je peux peu... avec ces maudites douleurs... Si mademoiselle n'était pas morte, je serais dans mon lit.

— Mais elle n'est point morte, protesta Bertha, c'est quasiment comme si elle l'était, mais j'ai vu souvent mademoiselle comme ça... Si on lui faisait brûler un peu de romarin sous le nez, j'ai idée que ça la ferait éternuer.

« Et quand on éternue, c'est qu'on est vivant.

Germaine imposa silence à Bertha, lui ordonna d'emmener Stuart, qui, les yeux en boules de loto, vaguement inquiet, gémissait en regardant sa maîtresse.

Elle enjoignit à Baptiste d'aller se coucher et, aidée par la vieille Pauline, porta Mlle Adélaïde de l'Huy sur son lit.

Elle colla son oreille contre le cœur de sa tante.

Aucun doute n'était possible.

Elle était morte et bien morte.

— De vieillesse sans doute, dit Germaine à Pauline. La lampe s'est éteinte, faute d'huile.

— Mais non... mais non... c'est pas ça qui l'a tuée... C'est la joie.

« Elle a trop ri et ça y a brisé le cœur.

— La joie... mais tu es folle, ma vieille Pauline...

La joie ne fait pas éclater le cœur... Et pourquoi était-elle si joyeuse ?

— Ah ! je ne sais pas... C'est après avoir causé avec le beau garçon que tu as conduit jusqu'à la porte.

« Je me demande ce qu'il a bien pu lui raconter qui l'a fait autant rire, vu que lui avait l'air d'un enterrement lorsqu'il est parti.

« Tu n'as pas besoin de rester là... je vais lui faire sa toilette.

« Ah ! il faudra faire venir le docteur... je m'en chargerai... Et puis faudra faire la déclaration à la mairie... M. Georges voudra bien s'en occuper... Ah ! et puis le curé de la Trinité... j'en fais mon affaire... Ah ! par exemple, quelle classe veux-tu pour l'enterrement ?

« Mademoiselle a toujours dit qu'elle voulait un enterrement royal.

— Royal ! murmura Germaine qui ne pouvait détacher ses yeux du visage de la morte, cherchant à deviner quelles avaient pu être ses dernières pensées.

« Ah ! oui... Eh bien, elle aura ce qu'elle souhaitait... J'irai moi-même m'entretenir à ce sujet avec le curé.

Elle s'approcha craintivement du lit, mit en frémissant un baiser sur le front parcheminé de la vieille fille, s'agenouilla et récita avec ferveur le *De Profundis*.

Pauline, pendant ce temps, s'affairait, ouvrait les armoires, sans nul respect pour son ancienne mai-

tresse, semblant s'affranchir en cet instant des années d'intolérable servitude à laquelle elle avait été soumise.

Germaine se retira le cœur gros.

Elle ne pouvait oublier les bontés de sa tante, en dépit de son caractère difficile et de son humeur bizarre, dont elle avait eu fort à souffrir.

C'était une nature d'élite qui ne gardait souvenir que du bien et avait oublié le mal.

Sincèrement elle regrettait sa parente et se lamentait de son trépas inattendu.

En bas elle retrouva Suzette pleurant dans les bras de Georges.

Elle fut choquée de voir qu'ils ne parlaient nullement de la défunte.

Il n'était question que de Jean Leroy.

— Je te répète, Suzette, qu'il n'y a là qu'un malentendu...

« Peut-être ton fiancé a-t-il été faire une course urgente pour ta tante... Tu sais comme elle était, prenant plaisir à se faire servir par tout le monde, comme si l'univers était à sa disposition.

— Mais pourquoi Jean ne s'est-il pas arrêté en passant ?

— Est-ce que je sais, moi... Peut-être ta tante, sentant sa mort prochaine, l'a-t-elle envoyé précitamment querir le notaire et un confesseur.

« Dans ces moments-là, le messager ne peut s'arrêter pour faire un brin de causette.

« Crois-moi, Suzette, nous aurons bientôt l'explication, — que nous trouverons toute naturelle, — de cette chose qui te semble inexplicable.

« Ah ! vous voilà, Germaine... Eh bien ?... Morte, n'est-ce pas ?

— Oui... Elle a rendu son âme à Dieu.

— Au diable, plutôt ! jeta Suzette hors d'elle.

Germaine s'indigna.

— Suzette ! Comment peux-tu parler ainsi de notre tante, de notre bienfaitrice...

Suzette allait répliquer.

Georges la prévint.

— Germaine, il faut excuser cette pauvre petite, justement surprise de l'étrange conduite de son fiancé.

« Avez-vous eu là-haut quelques renseignements sur ce qui s'est passé entre Mlle de l'Huy et Jean Leroy ?

— C'est incompréhensible. Pauline affirme de nouveau que tante était d'une gaieté folle, lorsque M. Leroy l'a quittée et que, par contre, lui avait l'air très ennuyé, très triste.

— Inexplicable ! gronda Georges.

« Qu'a-t-elle pu lui dire pour l'attrister ainsi ?

— Du mal de moi, parbleu ! lança Suzette.

— Voyons, voyons...ne dis pas de bêtises... Quel mal aurait-elle pu dire ? Que tu avais mauvais caractère, que tu étais dépensière à l'excès, que tu avais une tête de linotte, que tous les jeunes gens de Paris te courtisaient ?

« Et après ?

« Crois-tu que ton fiancé serait parti sans faire une mine lugubre, sans même venir te faire part des racontars insensés de ta tante, racontars auxquels, du reste, il n'eût ajouté aucune foi...

— Quoi donc? Elle a pu lui dire des choses plus graves.

— Eh bien... Je ne sais pas, moi... Que je n'étais pas une jeune fille honnête... que j'avais commis une faute...

Georges se mit à rire.

— Tu dis des folies, Suzette. C'est bien mal connaître ta tante que de la supposer capable de lancer de pareilles calomnies.

— Je la crois capable de tout.

— Certes. Mais pas d'une sottise pareille. En parlant ainsi, elle eût dépassé le but et mis ton fiancé en défiance... Qui veut trop prouver ne prouve rien... Et ta tante était trop subtile, trop intelligente, pour commettre une maladresse pareille.

« Je ne dis pas qu'elle n'en aurait pas eu le désir... Pour la méchanceté...

— Georges... je vous en prie... Vous parlez d'une morte.

— Je ne l'oublie pas, Germaine... Mais pourquoi les morts n'auraient-ils pas droit à la vérité... comme les vivants? Je n'insiste pas et m'excuse si mes paroles ont pu vous froisser. Mais c'est tellement incompréhensible ce qui arrive... la conduite de ce garçon... Et puis... votre tante qui meurt dans un éclat de rire.

« Je suis sûr que c'est la première fois de sa vie qu'elle a ri.

« Et ce rire me fait frémir, me fait tout craindre.

— Elle a dû avoir un rire nerveux... Pauline a

peut-être pris pour un rire un commencement d'attaque...

— Oui... peut-être... Mais c'est bien bizarre.

« Que fais-tu, Suzette, tu sors ?

— Non, je vais gagner ma chambre, me reposer un peu... J'ai les nerfs malades et puis... et puis...

Elle s'enfuit en sanglotant.

Georges empêcha Germaine de la suivre.

— Il vaut mieux la laisser seule, dit-il.

Et baissant la voix :

— Comprenez-vous quelque chose à cela ?

— A la mort de ma tante ?

— Mais non... à la conduite de Jean Leroy.

— J'avoue que je ne sais quoi penser... Je suis déconcertée, ahurie... Et cette pauvre Suzette qui va s'imaginer des choses...

— Ah ! écoutez, Germaine, on peut s'attendre à tout de la part de votre tante.

— Comment, vous aussi ! Oh ! Georges, c'est mal... Je savais que vous n'aimiez pas ma pauvre tante... Mais choisir un pareil moment pour dire du mal d'elle...

— Du mal... du mal ! grommela Georges énervé... Cela vous plaît à dire... Comment expliquer l'incroyable attitude du fiancé de Suzette si elle ne l'a pas convaincu que votre sœur était indigne de lui, si elle ne lui a pas attribué, Dieu sait quelle vilenie !

— Mais c'est absurde, Georges, voyons... Ma tante, au contraire, devait être enchantée d'un mariage qui éloignait de cette maison Suzette qu'elle n'aimait pas beaucoup... Ce mariage au contraire devait la satis-

faire, et au lieu de l'empêcher elle aurait dû tout faire pour le voir se réaliser.

— Elle aurait dû... oui...

« Écoutez, Germaine, ne parlons plus de cela pour l'instant.

« Vous et moi nous ignorons les ultimes pensées de Mlle de l'Huy, pensées éminemment folâtres, puisqu'elles ont déchaîné cette formidable hilarité qui semble avoir causé son trépas.

« Accordons-lui le bénéfice d'une mort exemplaire avec le cœur empli de charité chrétienne et paix à sa dépouille mortelle.

« Parons au plus pressé et, puisque je suis là, permettez-moi de vous rendre tous les bons offices d'usage en de pareilles circonstances.

« A-t-on prévenu le médecin de la défunte ?

— Pauline s'en est chargée.

— Bien. Alors vous allez me remettre les papiers de Mlle de l'Huy, et je vais aller à la Mairie au bureau des décès. Le nécessaire sera fait.

« En sortant de là, j'aviserai le notaire de votre tante et j'irai ensuite jusqu'au Champs-Élysées.

— Pour voir M. Leroy ?

— Naturellement.

— Oh! Georges... cette démarche...

— Eh bien ?

— Ne trouvez-vous pas que c'est manquer un peu de dignité ? Nous aurons l'air de courir après ce jeune homme.

— Je me moque un peu de savoir de quoi nous avons l'air, chère amie.

« Suzette a droit à une explication.

« Cette explication, c'est moi qui la demanderai et si la réponse ne me satisfait pas...

— Georges !

— Je ne cacherai pas à ce jeune homme ce que je pense de lui... Je n'admets pas sa façon d'agir, — quelles que soient les raisons qu'il puisse avoir. Et puis enfin je saurai ce que lui a dit votre tante... De gré ou de force il me le dira.

— Oh! Georges, je suis la plus malheureuse des femmes... Je vous en supplie... évitez ce Leroy...

— Germaine, il est impossible de laisser Suzette sous le coup d'un pareil affront... Nous devons en connaître les causes.

— Si... Si vous téléphoniez aux Champs-Élysées ?

— A M. Leroy? Jamais de la vie... Il ferait répondre qu'il n'est pas là.

« Et puis, une explication par téléphone est impossible.

« Sans compter que Suzette pourrait entendre et désirer écouter ce que nous disons... Elle prendrait peut-être un récepteur et Dieu sait ce que ce paltoquet pourrait dire à l'autre bout du fil.

« Non, Germaine, faites-moi confiance.

« J'aime Suzette parce qu'elle est votre sœur, et je la considère un peu comme ma fille.

« Soyez assurée que je saurai défendre son bonheur et que je n'épargnerai pas ma peine.

« Le chagrin de Suzette me bouleverse à un point que vous ne sauriez imaginer.

« Et puis... et puis... je voudrais savoir... savoir...

« Je suis sûr que Mlle de l'Huy est la cause directe...

— Je vais chercher les papiers de ma tante, coupa Germaine, saisissant cette occasion d'interrompre la conversation qui menaçait de tourner encore contre la vieille fille.

Or Germaine s'obstinait à attribuer à sa tante tous les bons sentiments que la vieille fille ne connaissait que de nom.

Georges n'insista pas.

Il regarda s'éloigner Germaine en haussant légèrement les épaules.

Le bon cœur de Germaine était incorrigible.

Éternellement elle croirait aux vertus et à la bonté de sa tante, de cette insupportable vieille fille qui n'avait jamais aimé qu'elle-même et qui n'avait été charitable envers ses nièces que par égoïsme, pour s'attirer l'affection et la reconnaissance de deux pauvres filles qu'elle prenait plaisir à humilier en rappelant sans cesse ses bienfaits.

« Bah! se dit-il enfin, Germaine est comme ça! Elle admirera éternellement sa tante. Et, en essayant de lui ouvrir les yeux sur la vraie nature de Mlle de l'Huy, je la froisse beaucoup et je lui fais du chagrin, ce qui est plus grave.

« Désormais je m'abstiendrai de tout commentaire.

« D'ailleurs ce serait manquer de tact que de dénigrer à présent Mlle de l'Huy... Ne va-t-elle pas léguer son immense fortune à Germaine et à Suzanne ?

« Ce dernier geste mérite toute indulgence, encore

UNIV. LAVAL BIBLIOTHÈQUE

qu'elle ne l'ait accompli qu'à regret, j'en suis certain.

« Et maintenant, rendons-nous utile.

Germaine arrivait apportant l'acte de naissance de sa tante, et d'autres papiers parfaitement inutiles.

— Le docteur vient de téléphoner qu'il serait ici dans un quart d'heure... Ne l'attendez-vous pas ?

— A quoi bon? Le docteur intéressant est celui qui va venir de la mairie constater le décès et délivrer le permis d'inhumer... Au revoir, mon amie... Et... Suzette ?

— Elle est enfermée à double tour dans sa chambre et n'a pas répondu lorsque je l'ai appelée... Elle dort sans doute.

— Oui, dit Georges sans conviction, elle doit dormir... Ne la réveillez pas jusqu'à mon retour.

Sur ce sage conseil, dont seul il appréciait l'opportunité, il prit congé.

Une heure après il en avait terminé avec la mairie et, d'un pas allègre — en dépit de sa claudication, — il se dirigeait vivement vers l'Agence Sitron de l'avenue des Champs-Élysées.

Il avait beau faire et se reprocher sévèrement son allégresse, c'était plus fort que lui, il éprouvait une sorte de contentement d'avoir appris le trépas subit de Mlle de l'Huy.

Cette gaieté relative n'allait pas tarder à faire place à un violent accès de mauvaise humeur.

A l'agence Sitron, lorsqu'il demanda à parler à M. Jean Leroy, il lui fut sèchement répondu que

M. Leroy ne faisait plus partie de la maison Sitron depuis vingt-quatre heures...

Georges Latour eut un haut-le-corps.

Ainsi, lorsqu'il était venu tantôt déjeuner chez Germaine, il avait perdu sa situation et n'en avait soufflé mot à sa fiancée...

Pourquoi avoir caché cela ?

Perdre une place n'est pas une chose déshonorante.

Personne ne lui aurait fait grief de ce renvoi plus ou moins justifié.

Au nouveau directeur de l'Agence, Georges demanda s'il savait où habitait Jean.

Un non sec fut la réponse.

Georges Latour irrité se retira en maugréant contre le peu d'amabilité des employés.

Penaud, il revint chez Germaine.

A sa grande surprise, Suzette se trouvait au salon, s'abandonnant à des couturières, ainsi que sa sœur.

On prenait des mesures pour les vêtements de deuil.

— Ça va mieux, Suzette ?

— Oui, dit-elle d'un ton morne.

Elle le dévisagea longuement, l'entraîna dans le petit boudoir voisin.

— Grand ami, dit-elle doucement, je vous remercie... Mais je pensais bien que vous auriez une déception... Vous venez de l'agence, n'est-ce pas ?

— Qui te l'a dit ?

— Personne. Mais je connais trop votre bon cœur pour douter un instant que vous auriez cherché à savoir pour me rassurer.

« Qu'a dit Jean ?

— Mais je ne l'ai pas vu justement. Figure-toi qu'on l'a renvoyé de l'agence... Oui, depuis vingt-quatre heures... c'est-à-dire hier.

— Oh! fit Suzette saisie, et il n'a rien dit.

— Ça n'est pas très franc, évidemment... Peut-être l'aurait-il dit s'il n'avait eu la fâcheuse idée d'aller voir ta tante... Je ne suppose pas qu'on l'ait chassé pour indélicatesse...

— Non.. non.. dit vivement Suzette... Je crois deviner le motif de son renvoi...

« Il s'absentait trop souvent pour venir avec moi... J'avais remarqué certains regards désapprobateurs des employés qui étaient sous ses ordres. Je n'y avais attaché aucune importance. Je comprends à présent. On a dû le dénoncer... se plaindre...

— Et moi, je ne le plains pas... ça lui apprendra à se mieux conduire.

« Bref, il m'a suffi de prononcer son nom pour être regardé de travers par le personnel de l'agence... Autant dire que j'ai été reçu comme un chien dans un jeu de quilles... Et on a refusé de me donner son adresse... La connais-tu ?

— A quoi bon... S'il avait voulu me revoir...

— C'est juste. Tout au moins il aurait pu téléphoner de vagues excuses.

— Des excuses de quoi ? On n'a pas à s'excuser de n'aimer plus les gens. On n'est pas maître de son cœur.

— Oh! les belles phrases que tu me débites là, ma petite fille.

« J'ai déjà lu ça quelque part, tu sais.

« Aucun rapport ce que tu racontes avec l'extravagante fugue de ton fiancé.

« Mon opinion, c'est que ce monsieur t'aime... D'abord est-ce qu'on peut ne pas aimer ma petite Suzette...

« Tu as beau hocher la tête... C'est comme je l'affirme.

— M. Jean Leroy aime Mlle Suzette Manse.

« C'est ma conviction absolue.

« Ah! oui, je comprends ton œil en point d'interrogation.

« S'il t'aime, pourquoi a-t-il agi ainsi?

« Eh! sacrebleu, c'est justement ce que je voudrais savoir, et toi aussi et ta sœur aussi...

« Et c'est ce que nous saurons demain.

— Ou jamais! dit Suzette avec un triste sourire.

— Je te dis que je le saurai... Enterrons d'abord ta tante et après je me mets en campagne... Tu refuses de me donner son adresse...

— Oui! dit Suzette avec effort... Nous ne devons pas courir après ce monsieur.

— Toi, naturellement, et ta sœur aussi... Ce ne serait pas digne. Mais moi...

« Ah! et puis, je n'ai pas besoin de son adresse, je la saurai par ses parents.

— Ses parents?

— Tu oublies que tu m'as raconté avoir accompagné ce monsieur, 14, rue de Seine, chez ses parents, le jour même où tu lui as fait avouer son amour.

— Oh! non... non... n'allez pas chez ces gens-là... je vous en prie... je ne veux pas!

— Tu me le défends... absolument ?

« Regarde-moi bien en face, Suzette, les yeux dans les yeux, et dis-moi que tu t'opposes à ce que j'aille rue de Seine... Si tu m'en fais la défense, je te donne ma parole que je n'irai pas...

La volonté de Suzette fléchit.

Elle détourna ses regards et murmura :

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, cher grand ami... Vous ferez ce qu'il vous plaira.

Georges attira la jeune fille contre lui, mit un baiser paternel sur son front :

— Aie confiance, Suzette... Tout ça s'arrangera.

***

Ça ne s'arrangea pas du tout.

Georges Latour dut se l'avouer le lendemain, lorsqu'il rendit visite à M. et Mme Leroy.

Il fut tout d'abord accueilli par une bonne qui éclata de rire lorsqu'il demanda si M. Jean Leroy pouvait le recevoir.

— D'où que vous sortez, mon bon monsieur, lui dit-elle ; si vous connaissiez M. Jean, vous sauriez que ce n'est pas ici qu'il habite.

« Ici, il n'y a que Monsieur et Madame et moi.

— Fort bien. Alors voulez-vous faire passer ma carte à M. ou à Mme Leroy et leur dire que je les prie de m'accorder un moment d'entretien.

La bonne regarda la carte d'un air stupide et la lut.

— Alors, c'est vous, M. Georges Latour, fit-elle en riant.

— Oui. Mais je ne vois pas très bien, ma fille, ce qui motive votre hilarité.

— Venez dans le salon. Je vais donner votre carton à Monsieur et à Madame qui prennent le café... Peut-être bien qu'ils voudront vous voir quand même ils ne vous connaissent pas.

Elle conduisit, toujours riante, Georges Latour dans un tout petit salon meublé avec un manque absolu de goût.

Sur un mur, une grande lithographie dans un énorme cadre offrait aux regards le portrait du Président de la République, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur.

De chaque côté du Président, sous verres, deux diplômes, l'un annonçant que M. Leroy était officier de l'Instruction publique, l'autre proclamant que ledit Leroy était chevalier de la Légion d'honneur.

Georges Latour ne put réprimer un sourire.

Il était chez un bourgeois et quel bourgeois : un fonctionnaire.

Il prit place dans un fauteuil, tandis que, jusqu'à lui, parvenaient les murmures étouffés des Leroy en train de discuter avec la bonne dont on entendait nettement le rire stupide.

Puis ce fut un trottinement rapide.

Georges Latour pensa :

« La dame a été se changer de robe et le mari a été mettre une jaquette... Ils ont dû être impressionnés par les petits signes accompagnant mon nom... M. Leroy, qui n'est que chevalier de la Légion d'honneur, aura été saisi de respect à la pensée

d'affronter M. Latour, officier de ladite Légion, Médaille militaire et Croix de guerre...

« Sont-ce de braves gens?... J'espère que oui.

Après un temps assez long qui parut justifier les pronostics de Latour sur le changement de costumes, M. et Mme Leroy firent une entrée solennelle.

Georges se leva, s'inclina devant Mme Leroy et devant son mari.

— Monsieur, dit Leroy jouant d'une main avec son pince-nez, tandis que de l'autre il tendait vers Georges la carte de visite, vous êtes bien Monsieur Georges Latour, n'est-ce pas? Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir.

« Qu'est-ce qui me procure, monsieur, l'honneur de votre visite?

Georges reprit sa place tandis que M. et Mme Leroy s'asseyaient gravement, l'air très digne.

— Monsieur, je m'excuse de venir vous importuner. Ma démarche est très simple.

« Je désire parler à votre fils le plus tôt possible, pour une affaire des plus grave.

M. et Mme Leroy échangèrent un regard inquiet.

— Oh! mon Dieu! s'écria Mme Leroy naïvement, est-ce qu'il lui serait arrivé un malheur?

— Voyons, ma bonne, rectifia son mari, s'il lui était arrivé un malheur, monsieur ne désirerait pas le voir.

— Je voudrais obtenir son adresse, reprit Georges.

— Pourquoi donc? s'enquit Mme Leroy méfiante... Et d'abord comment avez-vous su la nôtre?

— Par sa fiancée, Mlle Suzanne Manse, dont je suis

le parrain spirituel... une manière de tuteur, si vous préférez.

« Elle a reconduit en auto M. Jean Leroy jusqu'à votre porte et c'est par elle...

— Pardon... pardon... dit vivement Mme Leroy... Nous ignorons totalement cette fiancée dont vous parlez.

« Mon fils nous a vaguement parlé d'une jeune personne qu'il désirait épouser et qu'il devait nous présenter.

« Ce n'est qu'après cette présentation que mon mari et moi devions faire connaître à notre fils notre sentiment sur ses projets de mariage.

« Il y a de cela près de deux semaines, n'est-ce pas, mon ami ?

— Onze jours exactement ! dit M. Leroy.

— Or, depuis, nous n'avons plus revu notre fils... Et nous avons supposé naturellement qu'il avait abandonné son projet.

— Il l'avait si peu abandonné, chère madame, qu'avant-hier votre fils déjeunait en compagnie de sa fiancée, chez la sœur de cette dernière, Mlle Germaine Manse, et qu'à l'issue du déjeuner il est monté chez la comtesse de l'Huy, la tante de sa fiancée.

« Il devait faire connaissance de cette vieille demoiselle, laquelle avait manifesté le désir fort naturel de voir celui qui devait être son futur neveu.

— Comment il aurait osé ! s'indigna Mme Leroy.

— Se fiancer sans notre autorisation ! s'exclama M. Leroy.

— Votre fils est majeur, je crois ! dit ironiquement Georges Latour.

« Il pouvait donc s'engager sans avoir besoin de vous consulter.

« Et d'ailleurs votre autorisation eût été une vive approbation de ses fiançailles, lorsque vous auriez connu sa fiancée...

— Ceci est à savoir, monsieur! dit Mme Leroy courroucée.

— Soit. La question n'est pas là.

« Votre fils est monté chez Mlle de l'Huy, qui habite au cinquième étage de la maison dont Mlles Manse occupent le premier.

« Il devait en redescendant s'arrêter au premier étage et nous faire part de ses impressions sur sa future tante.

« Et on devait aussitôt arrêter la date du mariage et le jour où M. Jean Leroy vous aurait présenté sa fiancée...

— Arrêter la date du mariage! glapit Mme Leroy, avant même de savoir si nous consentions.

— Tais-toi, ma bonne, dit M. Leroy, nous n'avons plus à nous préoccuper de cela, car je crois comprendre que ce mariage n'aura pas lieu, à en juger d'après la démarche de monsieur...

— Ce mariage aura lieu, dit Georges Latour sèchement, ou votre fils aura affaire à moi.

— Mais, monsieur...

— Comment, voilà un garçon qui est accueilli cordialement dans une famille, après avoir déclaré son amour à une jeune fille, demandé sa main qu'on lui accorde, et il disparaît brusquement, sans crier gare, sans un mot d'explication.

« Et vous croyez que je supporterai une telle goujaterie, une telle insulte à Mlle Manse.

M. Leroy, très ému par le ton agressif de Georges, balbutia :

— Mais, monsieur, j'ignore pour quel motif...

— Précisément, c'est ce motif que je veux connaître, et c'est pour cela que je veux voir M. Jean Leroy.

— Ne comptez pas sur nous, dit Mme Leroy alarmée... Nous ne donnerons pas l'adresse de notre fils.

— Tu oublies que Monsieur n'a qu'à se rendre à l'agence.

— Votre fils en a été chassé, dit Georges brutalement.

Mme Leroy blêmit, tandis que son mari, suffoqué, rougissait de colère.

— Mon fils chassé...

— Ce n'est pas vrai ! protesta peu poliment Mme Leroy.

Georges fronça les sourcils.

— Madame, je n'ai pas l'habitude de mentir. Si vous voulez prendre la peine de téléphoner... Vous pensez bien qu'avant de venir ici j'ai été immédiatement à l'endroit où j'espérais trouver M. Jean Leroy.

« S'il avait été encore à son agence, je vous aurais épargné ma visite.

— Mais pourquoi aurait-on chassé Jean... C'est un garçon intelligent... travailleur...

M. Leroy, tremblant, demanda :

— Il n'a pas commis de malhonnêteté, n'est-ce pas, monsieur ?

— Rassurez-vous, monsieur... Son renvoi a été causé uniquement par ses fréquentes absences de l'agence.

— Pardine ! rugit Mme Leroy... Il devait être tout

le temps à courir après cette fille, courir les dancings, les brasseries... C'est elle qui lui a fait perdre sa place... Ah! il a joliment bien fait de ne plus vouloir l'épouser... Du reste, je l'avais prévenu... Une fille dont on ne savait même pas le chiffre de la dot... Une aventurière sans doute...

— Ah! dit Georges, je ne vous permets pas de parler ainsi de Mlle Manse... Si vous la connaissiez...

— Oui... mais nous ne la connaissons pas.

— Vous n'avez pas cet honneur en effet, et je le regrette pour vous.

« Votre fils heureusement ne partageait pas votre opinion.

— Alors pourquoi a-t-il brusquement rompu avec elle? C'est qu'il a sans doute appris sur son compte des choses qui lui ont fait un devoir de brusquer cette rupture.

— La politesse la plus élémentaire exigeait un mot d'explication.

— Permettez-moi, monsieur, de placer un mot, dit M. Leroy devançant la réponse qu'il prévoyait impertinente, de sa femme.

« Mon fils a précisément fait preuve de courtoisie et de savoir-vivre en évitant des explications peut-être pénibles pour cette jeune fille.

Georges Latour haussa les épaules.

— Mlle Suzanne Manse est la plus honnête des jeunes filles, et j'affirme qu'elle n'a jamais rien eu à se reprocher.

— Si cela est, monsieur, et je veux bien vous croire, il m'est impossible de comprendre à quel mobile a obéi mon fils, puisqu'il aimait Mlle Manse.

— Parbleu! fit aigrement Mme Leroy, c'est bien simple. Jean a appris que cette jeune personne qui lui avait fait croire qu'elle était riche n'avait pas un sou de dot. La tante a dû faire cet aveu et Jean a préféré se retirer dignement.

— Ah! vous appelez cette fuite une retraite digne! s'écria Georges.

« Mais, madame, ce que vous supposez ne tient pas debout.

« Mlle de l'Huy est millionnaire, et toute sa fortune revient à ses nièces.

— Il est impudent de compter sur la mort d'un parent... Tant que cette demoiselle ne m'aura pas déclaré...

— Cette déclaration n'aura jamais lieu, madame, Mlle de l'Huy étant décédée depuis vingt-quatre heures.

— Oh! fit Mme Leroy dont le visage s'éclaira... Mais alors cela change tout...

« Vous êtes certain que ses nièces héritent...

Choqué par cette marque de cupidité, M. Leroy crut devoir intervenir.

— Nous sommes peinés, monsieur, de cette mort subite d'une parente de la fiancée de notre fils... Soyez assez aimable pour transmettre à la famille nos condoléances émues.

— Oui... oui... dit vivement Mme Leroy, nous sommes très peinés. Mais alors pourquoi cet imbécile de Jean a-t-il disparu? Il faut le voir, lui dire que la tante est morte...

— Certainement... Croyez, monsieur, que si mon fils avait su...

— Jean a passé toute sa vie à faire des bêtises... C'est ta faute... Tu l'as trop gâté.

Georges, écœuré, coupa court à ces lamentations.

— Monsieur, vous allez me donner l'adresse de la garçonnière de votre fils.

« Cet après-midi ont lieu les obsèques de Mlle de l'Huy...

« Demain, en sortant de chez le notaire, je me rendrai chez M. Jean Leroy et le mettrai en demeure de me fournir les raisons de son étrange conduite.

— Ah! vous n'avez pas encore vu le notaire? interrogea Mme Leroy.

— Non. Pourquoi?

— Parce que vous n'êtes pas certain que cette jeune fille hérite.

— La simple logique...

— Il n'est pas question de logique lorsqu'il s'agit d'héritage.

« Votre vieille fille a fort bien pu, sans en prévenir personne, faire un testament qui déshérite ses nièces, lègue tous ses biens à une communauté religieuse.

« Je me méfie des vieilles filles... Elles sont capables de tout.

« Voulez-vous parier qu'elle n'ait laissé à ses nièces que leurs yeux pour pleurer...

Georges se mordit les lèvres, baissa la tête.

Il venait de se rappeler qu'une quinzaine de jours auparavant il avait appris par Pauline que Mlle de l'Huy avait fait appeler son notaire à la suite de sa querelle avec Suzette.

Le caractère intraitable de Mlle de l'Huy avait fort

bien pu la pousser à refaire son testament, à se venger de ses nièces.

Cela eût été monstrueux.

Mais quoi... était-ce impossible?

A qui connaissait bien la vieille fille, — et Georges était de ce nombre, — tout était à redouter.

— Eh bien, dit Mme Leroy ironique, vous ne dites plus rien?

— Je pense, madame, à la réflexion que vous venez de faire, et je vous avoue que je suis déconcerté par une supposition pareille, outrageante pour la mémoire de Mlle de l'Huy.

« Je ne veux pas m'arrêter un instant sur une telle accusation de manque de cœur, de méchanceté.

« Les événements prouveront, madame, que vous avez mal jugé Mlle de l'Huy.

« Au surplus, cela est secondaire.

— Secondaire!... mais tout est là, monsieur.

« Jamais nous ne permettrons à notre fils d'épouser une fille sans le sou.

« Un garçon comme lui est fait pour un riche mariage.

« A notre époque, ce ne sont pas les jeunes filles avec une riche dot qui manquent et qui aspirent à se marier avec un beau garçon.

« Des douzaines, monsieur, Jean en trouvera des douzaines.

— C'est bon... c'est bon! dit son mari impatienté et rougissant devant le sourire méprisant de Georges... Nous n'avons pas à discuter cette question de dot pour l'instant.

« Voici l'adresse de mon fils, monsieur.

Il prit dans un petit tiroir une carte de visite de Jean Leroy, mentionnant ses titres, son adresse à l'agence et son adresse particulière.

— Merci, monsieur... Je le verrai demain.

— Quant à nous, dit le papa Leroy, nous ne le verrons pas et ne lui écrirons pas. Nous n'avons pas à lui faire des avances. Et, puisqu'il n'a pas cru devoir mettre ses parents au courant de ses faits et gestes, nous attendrons patiemment qu'il lui plaise de venir à nous.

— Moi, je me lave les mains de ce mariage ! jeta aigrement Mme Leroy. Je ne veux me mêler de rien... Mais, si votre jeune fille hérite des millions de sa tante et que Jean ait stupidement rompu avec elle, je maintiens ce que j'ai dit : C'est un imbécile.

— Ma bonne, avant de juger ton fils...

— D'ailleurs, c'est tout ton portrait ! laissa tomber Mme Leroy et, saluant légèrement Georges Latour, elle sortit vivement du salon, outrée de ce qu'elle considérait de la part de son fils comme une incroyable stupidité.

« Est-ce que ce jeune idiot n'aurait pas dû se renseigner avant de rompre !

« Et si on lui avait dit du mal de cette jeune fille, qu'est-ce que ça prouvait ? Quelle importance à cela ?

« Ah ! oui, Jean était bien le fils de son père.

— Monsieur, dit M. Leroy essayant d'excuser sa femme, il ne faut pas lui en vouloir... Elle aime tellement son fils... Et, vous savez, toutes les mamans sont pareilles...

— Toutes ? fit Georges sarcastique... Oh ! permettez-moi de croire que non...

« Je vous remercie, monsieur.

M. Leroy répondit au salut bref de Georges par un salut d'autant plus embarrassé que Georges n'eut pas l'air de voir la main qu'il lui tendait timidement avant de le reconduire.

Dehors, Georges poussa un « Ouf ! » de soulagement.

— Quelle charmante famille ! se dit-il... J'en arrive à me demander si ce n'est pas un bien pour Suzette que le fils de ces fossiles ait disparu de sa vie.

Il hocha doucement la tête, attristé.

— Le malheur est que Suzette aime ce Jean Leroy.

« Bah ! après tout, c'est lui qu'elle épouse et non ses parents.

« Qu'elle épouse ! Hum ! Rien n'est moins sûr...

« On verra ça après les obsèques.

« Mais sapristi de sapristi ! Pourquoi cet animal de Leroy a-t-il agi comme il l'a fait ?

***

Suzette, Germaine et Georges revenaient de chez le notaire.

Les obsèques de Mlle de l'Huy avaient eu lieu la veille, en présence de quelques rares personnes.

La vérité nous oblige à dire que la vieille fille avait laissé peu de regrets.

Seule, sincèrement, Germaine avait pleuré la parente charitable qui avait pris en pitié ses deux nièces.

A présent, ses regrets étaient fort atténués, car la

lecture du testament avait soulevé son indignation et provoqué chez Suzette la plus vive irritation.

Georges Latour, qui avait accompagné les deux femmes jusque chez le notaire et les attendait, avait été mis au courant de la teneur de ce singulier document dont il avait relu la copie en voiture.

Et, lui aussi, avait manifesté sa mauvaise humeur.

Il était du reste de fort mauvaise humeur depuis le décès de Mlle de l'Huy, qu'il rendait responsable de la rupture inexplicable entre Jean et Suzette.

S'il avait momentanément oublié ou paru oublier les torts de la vieille fille, c'est parce qu'il se disait que ses torts seraient rachetés par l'abandon à ses nièces d'une fortune qu'elle n'avait pas su employer de son vivant.

A la vérité, son opinion avait été quelque peu ébranlée par les insinuations qu'il jugea alors perfides de Mme Leroy.

Hélas ! il devait s'avouer à présent que celle-ci avait eu à moitié raison. Mlle de l'Huy ne déshéritait pas ses deux nièces, mais elle frustrait totalement Suzette de la part qui aurait dû lui revenir.

Méchanceté sur méchanceté.

Car Georges était convaincu, — malgré les dénégations de Germaine, — qu'elle était la cause de cette rupture et qu'elle était morte de la joie d'avoir commis une atroce perfidie.

En quoi il ne se trompait guère.

A peine chez eux, Suzette, arrachant son chapeau et son voile de crêpe, lança d'une voix aiguë :

— Quand je disais que cette vipère me haïssait...

Elle me poursuit de sa méchanceté jusqu'après sa mort... Oh ! l'odieuse créature !

— Ma petite Suzette, supplia Germaine, je suis désolée... Mais tu penses bien que je trouverai un moyen de modifier ce testament.

— Il n'y en a pas, dit Georges. Les volontés de votre tante sont formelles, clairement exprimées, et de telle façon qu'il est impossible de passer outre sous peine de nullité.

« Elle lègue à vous seule toute sa fortune avec défense d'en donner une partie à Suzette, de la doter, de lui faire la moindre pension sous peine de voir sa fortune passer aux mains de la Confrérie des Vieilles Filles dans le malheur, laquelle doit nommer un monsieur chargé de surveiller l'exécution des clauses du testament.

« Volontairement Mlle de l'Huy, avec une incroyable persistance dans la haine, prive Suzette de tout appui financier.

« C'est bien heureux encore qu'elle ne vous aie pas fait défense de nourrir et de loger votre sœur.

— Je puis refuser le testament ! dit Germaine.

— Et alors vous n'aurez rien du tout.

— J'aime mieux ne rien avoir, dit Suzette, que de devoir un sou à ce démon.

— Suzette, il n'est pas question de toi en ce moment, mais de ta sœur.

« Qu'elle accepte l'héritage et me laisse faire.

« Tu ne seras pas si malheureuse que cela...

— Oh! à présent, tout m'est égal... Je ne tiens plus à rien. Plus tôt je serai morte, mieux cela vaudra.

Elle tourna les talons, se rendit dans sa chambre.

Germaine, navrée, interrogea Georges du regard.

— Elle pense, dit-il, à son fiancé plus que jamais. Eh bien, je vais le lui rendre, moi.

— Vous ! c'est impossible... Il n'a plus donné signe de vie. Il n'est plus à cette agence où j'ai téléphoné à l'insu de Suzette... preuve qu'il a voulu couper les ponts derrière lui, ne plus la revoir.

— Jean aime Suzette... j'en suis sûr.

« Laissez-moi faire, Germaine... Ne dites rien à Suzette... J'arrangerai tout cela.

« Excusez-moi de vous quitter si vite, je vais travailler au bonheur de ces enfants... au nôtre.

***

Depuis sa visite à Mlle de l'Huy, Jean Leroy était très malheureux.

C'est en vain qu'il avait essayé de se persuader que Suzette et sa sœur étaient deux aventurières, qu'on avait abusé de sa naïveté, qu'il venait d'échapper à un grand danger et qu'il était fort heureux pour lui qu'on l'eût prévenu du danger qu'il avait couru. Les plus beaux raisonnements du monde se brisent contre l'amour. Or Jean, il le constatait avec douleur, était plus amoureux que jamais de celle qu'il appelait la perfide Suzette.

Et il avait à présent des remords de sa conduite qu'il jugeait très sévèrement.

Il s'était enfui comme un goujat, lâchement, piteusement sans avoir le courage de dire à Suzette pour-

quoi il rompait définitivement avec elle, sans avoir osé lui reprocher sa conduite.

Ayant été invité à déjeuner par Mlle Germaine Manse, il ne lui avait pas rendu visite, ne s'était pas excusé.

Est-ce qu'un galant homme, un homme bien élevé, agit de la sorte ?

Sans doute il avait une raison — excellente jugeait-il — le manque de loyauté des deux femmes.

Elles ne l'avaient pas mis au courant de leur triste situation.

A ceci il se répondait que peut-être elles avaient l'intention de lui dire la vérité lorsqu'il serait revenu de chez leur tante et qu'elles attendaient sans doute qu'il fût renseigné par Mlle de l'Huy.

En y réfléchissant bien, il se demandait s'il n'avait pas été un sot de s'en tenir aux discours de la vieille fille, s'il n'avait pas dénaturé ou mal compris ses propos...

Les deux sœurs devaient savoir que la tante parlerait, et elles l'avaient envoyé auprès d'elle.

Donc elles n'avaient pas l'intention de le tromper...

Alors que pouvait-il leur reprocher...

Jamais Suzette ne lui avait dit qu'elle aurait une grosse dot.

Cette question n'avait jamais été soulevée dans leurs tendres propos.

Ils n'avaient songé qu'au bonheur d'être unis.

Et lui-même avait-il été bien franc?

Est-ce qu'il n'avait pas soigneusement dissimulé son renvoi de sa place ?

Oui, plus il y songeait, plus Jean s'avouait que sa conduite était loin d'être irréprochable, qu'il avait sottement perdu la tête et que désormais il lui fallait renoncer à Suzette.

Et quand même elle eût été sans le sou...

Est-ce que lui, jeune, bien portant, travailleur n'était pas capable d'assurer leur existence à tous deux?

Une place perdue, dix de retrouvées...

Germaine à sa charge? La belle affaire... Quand on gagne pour deux, on peut bien gagner pour trois.

Quant à l'histoire d'un Georges Latour en quête d'un déjeuner et vivant aux dépens des deux sœurs, ceci, Jean Leroy ne pouvait l'admettre.

Outre que Georges lui était infiniment sympathique, il se dégageait de lui l'assurance d'un homme qui ne court pas après un billet de cinquante francs...

La vieille fille s'était trompée sur son compte.

Georges Latour n'était peut-être pas très riche, mais ce devait être un garçon à son aise.

Mais au fait — Jean Leroy y pensa soudain — la voiture de Suzette avait été payée par un chèque au nom de Georges Latour — un chèque important.

Donc il avait de l'argent.

Pourquoi cette vieille demoiselle sèche et antipathique l'avait-elle représenté comme un pique-assiette?

Que signifiait donc tout cela?

Et puis, pourquoi Suzette détestait-elle sa tante qui, de son côté, ne devait pas l'aimer.

Ah! décidément, Jean Leroy avait eu tort de croire ce que la tante avait raconté.

Peut-être n'y avait-il pas un mot de vrai dans son récit, peut-être avait-elle inventé cette histoire de sa ruine pour éprouver son amour!

Et lui, comme un niais, était tombé dans le piège.

En ce cas, — si tout ce récit était une invention, — que devait penser de lui Suzette?

Cette pensée l'affola. Mais bientôt il se reprit.

Il aimait trop Suzette pour qu'un jour ou l'autre cette aventure n'eût pas un dénouement heureux.

Nonobstant ce vague espoir, Jean Leroy se garda bien de voir ses parents et de les mettre au courant. Il s'enferma dans son petit appartement et vécut en ermite, accablé par ses douloureuses pensées, ne sortant que pour prendre ses repas, se refusant à voir ses amis, dormant mal, s'énervant de ne pas trouver un moyen de réparer ses torts...

Or un après-midi qu'il songeait tristement, on sonna à sa porte.

D'abord Jean Leroy ne bougea pas.

Mais, devant l'insistance du visiteur qui s'obstinait à carillonner, il alla ouvrir, bien décidé à chasser brutalement l'importun.

Georges Latour était devant lui.

Jean Leroy rougit jusqu'aux oreilles.

— Monsieur Leroy, dit froidement Latour, je viens vous demander une explication.

« Voulez-vous vous effacer, s'il vous plaît, pour me permettre d'entrer... Nous ne pouvons causer entre deux portes, n'est-ce pas.

Jean s'effaça sans mot dire, conduisit Georges dans

la salle qui lui servait de studio, de cabinet de travail et de bibliothèque.

Georges s'installa sur un moelleux divan, tira son étui à cigares, en offrit un à Jean, qui refusa d'un geste poli, en prit un, l'alluma et brusquement :

— Pourquoi avez-vous rompu avec Suzette ?

Jean Leroy hésita un instant, puis courageusement il avoua :

— J'avais perdu ma place la veille, j'étais désemparé et très froissé de n'apporter aucune situation à ma fiancée... Lorsque j'appris que Suzette et sa sœur étaient absolument sans un sou, mon désarroi fut tel que, stupidement, je m'enfuis, n'ayant pas le courage de proposer à Mlle Suzette d'unir sa misère à ma pauvre personne.

« Ce que j'ai fait là n'est pas très beau...

— En effet.

— Je sais combien ma conduite fut déplorable et j'en ai, croyez-le, un grand chagrin, car j'aime Suzette plus que jamais, et, s'il m'était permis de la revoir, de lui dire franchement : « Je n'ai rien, vous non plus, marions-nous quand même », je serais le plus heureux des hommes.

« Mais voudra-t-elle de moi?

Georges ne répondit pas.

— Monsieur, supplia Jean angoissé, voulez-vous m'aider?... Voulez-vous plaider ma cause, dire à Suzette que, si j'ai d'abord manqué de courage à la pensée d'unir mon sort à celui d'une pauvre fille, je suis prêt à assumer la responsabilité de subvenir à ses besoins et à ceux de sa sœur et que rien ne me

rebutera pour gagner notre vie, essayer de me créer une nouvelle situation...

Le visage de Georges s'éclaira d'un bon sourire.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me raconter ce que vous a dit cette mégère qui répondait au nom de Mlle de l'Huy...

« Je dis qui répondait, car maintenant elle ne répond plus.

« Oui, nous avons eu le plaisir de la conduire hier à sa dernière demeure.

— Quoi! Mlle de l'Huy est morte?

— J'ai la joie de vous le répéter... Elle est morte de joie, sitôt après votre visite, si heureuse de l'effet produit sur vous par son venimeux discours que son cœur s'est brisé.

— Oh! Est-ce possible... Elle m'avait donc menti... Mais pourquoi? Que lui avais-je fait?

— Vous, rien... Mais elle vous haïssait d'instinct... Ne deviez-vous pas épouser sa nièce Suzette, qu'elle exécrait... Racontez donc, cher ami.

Jean Leroy ne se fit pas prier.

Lorsqu'il eut fidèlement redit à Georges les propos de la vieille fille, Georges était écarlate de fureur.

— Oh! le serpent... la diabolique créature! Est-il possible d'être à ce point méchante?

« Ah! mon ami! quelle sottise a été la vôtre de ne pas immédiatement nous avoir rendu compte de cet entretien!

« Vous êtes cause du désespoir de Suzette, de notre chagrin à tous...

— Pouvais-je me douter...

— Que Mlle de l'Huy avait une âme si perverse... Écoutez... Et achevez de la juger...

Georges expliqua à Jean le singulier testament de Mlle de l'Huy, poursuivant de sa haine, jusqu'après sa mort, l'infortunée Suzette.

A sa grande surprise, au lieu de s'indigner, Jean Leroy manifesta une joie extrême.

— Ah! dit-il, je suis bien content.

« A présent, je puis épouser Suzette, puisqu'elle n'a plus de dot.

« On ne pourra me soupçonner de l'épouser par intérêt.

« Monsieur Latour, voulez-vous avoir l'obligeance de me ménager un entretien avec Suzette, que j'aille implorer son pardon, me jeter à ses pieds...

« Pas de dot, Suzette!... Ah! la brave tante!...

Un moment ahuri, Georges finit par sourire.

— C'est la seconde fois que j'entends dire du bien de cette harpie... Par Germaine et puis par vous.

« Jeune homme, prenez votre chapeau et suivez-moi.

Vingt minutes après, Jean Leroy était auprès de Suzette.

Suzette n'essaya pas de jouer la comédie de la froideur et ne demanda pas à Jean la moindre explication.

Elle tomba dans ses bras à demi pâmée.

— Jean!... Jean!... mon cher Jean!

— Venez, dit vivement Georges, entraînant Germaine, laissons-les seuls... La réconciliation sera plus rapide.

Elle fut rapide, en effet, car Jean ayant en quelques mots déclaré à Suzette que rien ne s'opposait plus à leur mariage à présent qu'elle n'avait plus le sou, elle l'interrompit en disant :

— Jean, j'ai eu beaucoup de chagrin, car je n'ai jamais douté de votre amour, mais je croyais que ma tante — la méchante femme — vous avait dit de telles horreurs de moi que vous aviez préféré ne plus me voir.

« Tout de même je pensais aussi que vous auriez pu me demander si j'étais vraiment une aussi abominable fille que cela...

— Suzette! Suzette! je vous aime !

Que répondre à cela?

N'ayons pas l'indiscrétion de demander quelle fut la réponse de Suzette.

Et, tandis que tous deux échangent de doux baisers, écoutons la conclusion de la conversation de Georges et de Germaine.

— Oui, mon amie... puisqu'il vous est interdit de doter Suzette... c'est moi qui lui donnerai sa dot... Votre tante n'a pas prévu cela... Et heureusement, car Dieu sait ce qu'elle aurait fait pour l'empêcher...

« Toute ma fortune, Germaine, je la donne à Suzette.

« Adélaïde, tu as le droit de sourire dans ton cercueil.

— Mais Georges... si vous donnez tout à Suzette... que vous restera-t-il?

— Plus rien, ma chère Germaine... plus rien.

Germaine se mit à rire.

— Tante Adélaïde n'a pas tout prévu.

« Si je ne puis partager ses millions — les miens désormais — avec Suzette, aucune clause du testament n'indique que je ne puis faire don de ces millions à mon cher mari...

Elle tendit ses deux mains à Georges, qui s'en empara, l'attira contre lui et...

Cela se termina, comme dans la pièce voisine, par des baisers.

***

C'est huit jours après le mariage de Jean et de Suzette qu'eut lieu le mariage de Georges Latour et de Germaine.

Il y eut sur terre quatre heureux de plus...

Si tante Adélaïde n'était pas morte de joie d'avoir commis une atroce méchanceté, elle fût morte de rage en voyant le bonheur de ses chères nièces...

FIN

Pour paraître jeudi prochain sous le n° 407 de la collection " FAMA "

LES BARREAUX D'OR DE MA CAGE

par Marcel PRIOLLET

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX AMIS

— Vois-tu, petit, aussi vrai que je m'appelle César Louff... l'humanité se divise en deux catégories : d'une part, les artistes, les vrais...

Et celui qui parlait se frappa modestement la poitrine, comme pour bien préciser dans quelle catégorie on devait le ranger. Puis il poursuivit d'une voix de tonnerre :

— ... et, d'autre part, la racaille... les idiots... les rien du tout! Ceux qui n'ont dans les veines que du jus de navet. Tiens!... comme ce petit vieux qui passe, avec sa tête de rat!

Le personnage désigné d'une façon aussi cavalière eut un mouvement d'indignation bien compréhensible. Mais les protestations véhémentes qui se pressaient sur ses lèvres se tarirent brusquement à la vue de l'orateur.

Un mètre quatre-ving-dix, des épaules de portefaix qui faisaient craquer sa vareuse, des poings de boxeur, un visage barbu et farouche dissimulant l'âme la plus débonnaire, tel était César Louff, sorti quelque dix-huit ans auparavant de l'École des Beaux-Arts avec les promesses du plus bel avenir, mais dont les excentricités d'un tempérament fantaisiste, ainsi qu'une

(A suivre).

706-10-34. — Régie Imp. Crété, Corbeil.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

GÉRARD FAIRLIE
L'Appel des Vautours.
W. W. JACOBS
La Main de Singe.
CONAN DOYLE
Aventures de Sherlock Holmes.
Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.
Souvenirs de Sherlock Holmes.
Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.
Résurrection de Sherlock Holmes
Sherlock Holmes triomphe.
SAPPER
Le Capitaine Drummond.
E.-W. HORNUNG
Un Cambrioleur amateur : Raffles
Le Masque noir *(Aventures de Raffles).*
Le Voleur de nuit *(Dernières aventures de Raffles).*
M. CONSTANTIN-WEYER
Vers l'Ouest.
CHRISTIAN DE CATERS
Le Maléfice de Java.
La Sauterelle Améthyste.
CAMILLE PERT
La Petite Cady.
VICTOR BRIDGES
Le Secret de la Falaise.
J. M WALSH
Le Mystérieux X.
OTWELL BINS
L'Hôte disparu.
JEAN DE LA HIRE
L'Assassinat du Nyctalope.
H. RIDER-HAGGARD
Elle.
Le Testament du Monstre.
YVES DARTOIS
Le Hameau dans les Sables.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE
Chaque volume **3 FR. 50**

ALBERT BONNEAU
La marque du Léopard.
Le Désert aux cent mirages.
La Maison du cauchemar.
L'Œillet de nacre.
ANDRÉ ARMANDY
Le Maître du Torrent.
RUDYARD KIPLING
Contes mystérieux de l'Inde.
CHARLES FOLEY
Kowa la mystérieuse.
Le Chasseur nocturne.
C.-J. CUTCLIFFE HYNE
Kate Meredith.
ARTHUR MILLS
Serpent Blanc.
ARTHUR MORRISON
Sous la griffe de Martin Hewitt.
L'Etrange Aventure du " Nicobar ".
L'Heure révélatrice.
La Main de gloire.
H. G. WELLS
La Poudre rose.
J. JACQUIN et A. FABRE
Les 5 crimes de M. Tapinois.
G.-G. TOUDOUZE
Le Maître de la mort froide.
Carnaval en mer.
HERVÉ DE PESLOÜAN
L'Énigme de l'Élysée.
R. CHAPELAIN
Les Perles sanglantes.
L'Ile des Démons.
RENÉ THÉVENIN
Les Chasseurs d'hommes.
CHARLES LE GOFFIC
et NORBERT SEVESTRE
L'Étrange énigme de Roz Hir.

LA RENAISSANCE DU LIVRE
94, rue d'Alésia, PARIS (XIVe).

Corbeil. — Régie Imp. Crété